BULLETIN DES AMIS DU VIEUX HUÉ

ASSOCIATION DES AMIS DU VIEUX HUÉ
FONDS A. SALLET

BULLETIN TRIMESTRIEL

25e Année

N° 4 — Octobre - Décembre — 1938

LES CHASSEURS DE SANG

Par J. LE PICHON

Garde Principal de la Garde Indigène de l'Annam

Avant-Propos de R. DUCREST

Administrateur des Services Civils, Résident de Faifoo

Bulletin des AMIS DU VIEUX HUÉ

LES CHASSEURS DE SANG

par J. LE PICHON

Garde Principal de la Garde Indigène de l'Annam.

AVANT-PROPOS

L'Hinterland compris entre la moyenne vallée du Sông Cái ou Rivière de Faifoo (nom mọi : Dak-Min) et le Laos était, en 1935, mal connu. Parcouru au début du siècle par le Capitaine DEBAY, puis avant la guerre par le Chef de Poste d'An-Điêm, aujourd'hui Chef du Service de la Sûreté à Hué, M. SOGNY, il était surveillé par ce poste d'An-Điêm, seul point de contact de l'Administration avec les Mọi du Quảng-Nam Ouest.

A partir de 1935, fut entreprise la pénétration des 5.000 km2 qui échappaient à notre contrôle. Le poste de Bến-Giang amorça d'abord, dans la vallée du Sông Cái, la section Nord de la Piste 14 destinée à relier les plateaux mọi à Tourane. Puis l'emprise de la province de Faifoo s'étendit successivement vers l'Ouest aux bassins du Sông Giang et du Sông Bung, affluents du Sông Cái descendus des confins du Laos, aux bassins du Sông Con, autre affluent du Sông Cái venu du Nord, et de l'A-Vương, affluent rive droite du Sông Bung, venu des confins du Thừa-Thiên. Poste 6, sixième poste mọi du Quảng-Nam, était installé en 1936, à 400 mètres d'altitude, à cheval entre Sông Giang et Sông Bung, pour dominer la partie Sud du territoire nouvellement pris en mains. Le secteur de Poste 6, Ka-Tu pour la plus grande part, est cependant peuplé de Diê sur ses limites Sud et Est. En 1937, pour dominer la partie Nord entièrement peuplée de Ka-Tu, était créé, dans les conditions que l'on va lire, le poste de Bến-Hiên, occupé par M. LE PICHON pendant un an de dur travail.

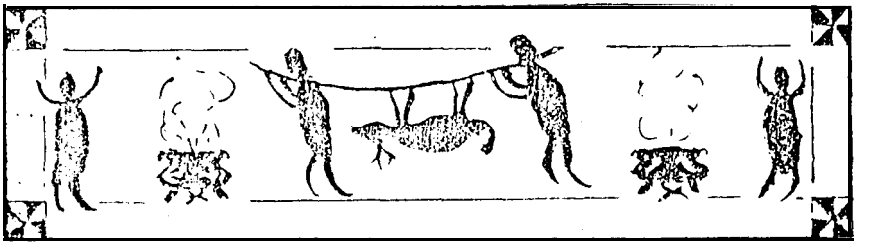
En 1936, le secteur d'An-Điêm ne comprenait que les abords immédiats du poste : les Mọi pillaient et tuaient sans vergogne. Au début 1937, une recrudescence des assassinats précipitait une action administrative préparée pour 1938 seulement.

An-Điêm, coincé entre des villages annamites, n'avait pas de relations directes avec le pays mọi. Pour dominer une population remuante et agressive dans un décor chaotique, il fallait s'installer à son contact immédiat et trouver

la clef de ses communications. En Mai 1937, An-Điêm était abandonné pour Bến-Hiển, poste élevé à 12 kilomètres dans l'intérieur, à la limite de la navigation des sampans, sur un promontoire de 80 mètres dominant le confluent du Sông Con et de la Se-Ka-Lam et le carrefour des voies commerciales, véritable verrou de l'arrière-pays. En quelques semaines d'un travail épuisant entamé par le Garde Principal RUDLER, poursuivi par le Garde Principal LE PICHON, de solides constructions, une piste carrossable accrochée au flanc des ravins surgissaient de la forêt : fièvre et peines ne furent pas comptées. En Septembre, les premières autos arrivaient au poste ; la piste était aussitôt dévastée par les crues ; en Janvier 1938, à nouveau, les autos passaient sur des ouvrages plus solides.

Une fois installé, le Garde principal LE PICHON, s'engageant dans les intrigues compliquées de l'Hinterland, déjouant les combinaisons de *các-lái* intéressés à freiner son œuvre, cherchant les villages-chefs, et dans ces villages les quelques vrais hommes, poussa pacifiquement la soumission d'un pays extraordinairement tourmenté, piqué de villages farouches, jusqu'aux limites du Thừa-Thiên et du Laos, jusqu'aux pentes de l'A-Taouat, cette énorme table qui domine à l'Ouest l'Annam, à 4 jours de marche du poste, et força enfin la confiance des autochtones. Des blockhaus furent édifiés sur le chemin du Laos, à A-Pat et à Sa-Mơ, permettant de se placer à pied d'œuvre pour aborder l'A-Taouat mal connu. Des corporations groupèrent à l'ombre du poste, les *các-lái*, les bûcherons, les chercheurs d'huile de bois, devenus les meilleurs auxiliaires de l'œuvre de pacification. La création de pépinières, l'aménagemeut des pistes, la pénétration médicale consolident aujourd'hui, à Bến-Hiển comme à Poste 6, une œuvre politique que la valeur et l'esprit de sacrifice des cadres et des effectifs de la Garde Indigène de l'Annam ont permis de mener à bien malgré les obstacles dressés par le climat, par le relief et par les hommes

R. DUCREST



I. — LE PAYS ET LA RACE KA-TU

Je ne pensais pas, lorsque je fus affecté comme chef de poste à Bến-Hiển, qu'il put encore exister en Annam, à quelques kilomètres de la Route Mandarine, une immense région à peu près inconnue, peuplée de sauvages aux coutumes étranges, plus sauvages encore que ceux qui peuplèrent mes rêves d'enfant. O Mayne REID et COOPER! Il fallait pourtant se rendre à l'évidence, sur l'énorme chaîne de montagnes s'étendant derrière les provinces de Quảng-Nam (1) et de Thừa-Thiên

(1) Le Quảng-Nam, l'une des plus peuplées et sans doute la plus riche province de l'Empire d'Annam, s'étend sur 120 km. de côtes : il est limité au Nord par le Thừa-Thiên, province de la Capitale, au Sud-Ouest par la province mọi de Kontum, au Sud par le Quảng-Ngãi, et englobe la Concession française de Tourane ; son chef-lieu est Faifoo, vieux port fréquente autrefois par les Portugais et les Japonais habité aujourd'hui par une importante colonie chinoise. Il comporte une zône de deltas, de dunes et de collines de dix à soixante kilomètres de largeur, habitée par un million d'Annamites, qui produit du riz, du maïs, de l'arachide, du manioc, du mûrier, du thé ; puis une zône de hautes terres s'étendant à l'Ouest, sur quarante à soixante kilomètres jusqu'à la ligne de faîte de la Chaîne Annamitique qui culmine au-dessus de 2.500 m. dans l'A.-Taouat au Nord et dans le Ngọc-Linh au Sud, habitée par 40.000 Mọi environ. L'Hinterland mọi du Quảng-Nam est réparti entre trois secteurs administratifs : celui de Trà-Mỹ au Sud, peuplé de Sedang et de Diê comme les secteurs voisins du Kontum et du Quảng-Ngãi; celui du Poste 6 au centre, peuplé de Diê, dans la vallée du Sông Cái (ou Dak-Min) et sur les confins Sud et Sud-Ouest, de Ka-Tu ailleurs ; celui de Bến-Hiển au Nord peuplé entièrement de Ka-Tu, qui englobe la station d'altitude de Bana. Le peuplement katu déborde sur le Thừa-Thiên au Nord, et sans doute sur le Laos, sans que l'auteur puisse rien affirmer à ce sujet. Ces productions principales de cet Hinterland au relief extrêmement tourmenté, depuis les basses vallées chaudes hantées par les éléphants et les fièvres, jusqu'aux crêtes balayées par les vents glacés, sont la cannelle dans le secteur de Trà-My, produit caractéristique du Quảng-Nam très réputée en Chine et aux Etats-Unis, le bétel, le mais, l'huile de bois, le bois d'œuvre à Poste 6 et à Bồn-Hiồn. Une grande partie de l'Hinterland du Quảng-Nam, défendue par son relief et par son climat malsain, n'a pu être rattachée aux secteurs régulièrement administrés qu'en ces dernières années ; plusieurs centaines de kilomètres carrés dans l'A-Taouat et aux abords restent encore impénétrés.

et limitée au Nord-Ouest et à l'Ouest par l'imposant massif de l'A-Taouat, on ne savait à peu près rien. Pourtant, vers 1900, le Capitaine DEBAY, alors chargé de mission par le Gouverneur Général DOUMER pour rechercher une station d'altitude, avait traversé ce secteur et dressé des levés d'itinéraire. Il signalait, avant de fixer son choix sur Bana, et simplement à titre documentaire, leur accès étant trop difficile, les hauts plateaux du Tam-R'chet situés entre le Dak-N'troll et le Tam-A-Sap, et ceux du versant Ouest de l'A-Taouat, habités, disait-il, par une population mọi industrieuse mais pillarde. Quant à l'A-Taouat lui-même il n'en parlait guère que pour indiquer l'extrême difficulté de cette région et le caractère peu aimable de ses habitants. Les Mọi de ces régions étaient connus et particulièrement redoutés des Annamites qui durent autrefois organiser de véritables armées pour défendre la plaine contre les incursions de ces sauvages. Dès les débuts de notre installation en Annam, nous dûmes nous en inquiéter et, à la suite d'assassinats commis près de An-Thành, la création en 1904 du poste d'An-Điêm était décidée. Le premier chef de poste fut l'Inspecteur de la Garde-Indigène KIEFFER. Malgré de nombreuses expéditions punitives organisées contre les Mọi, les crimes se répétaient chaque année et la région restait mystérieuse. Il fallut le Garde Principal SOGNY, actuel Chef de la Sûreté à Hué, qui passa plusieurs années à An-Điêm, pour que l'on commençât à avoir une idée sur les peuplades mọi qui habitaient ce secteur ainsi que sur l'orographie de la région. En 1913, M. SOGNY pouvait affirmer que ces Mọi formaient une race originale ayant un dialecte commun. Il recensait 250 villages, évaluait la population à 10.000 âmes, leur donnait le nom de Ka-Tu, et commençait également l'étude de leur langue et de leurs coutumes.

Puis M. SOGNY dut partir, abandonnant ses Ka-Tu pour d'autres soumissions qu'il lui faudra bien conter un jour. Comme dans les romans, les années passèrent. Les renseignements DEBAY et SOGNY furent ensevelis sous des liasses de circulaires ; un beau jour ils devinrent « archives », et nul n'en parla plus. Les Ka-Tu tombèrent dans l'oubli d'où ils savaient se tirer de temps à autre par quelques beaux assassinats qui furent dénommés, une fois pour toutes, « assassinats rituels ».

Il fallut la Route 14 et l'arrivée en 1935 à Faifoo du Résident JÉRUSALÉMY, grand spécialiste des questions mọi, pour que l'on recommençât à s'intéresser à ce secteur. En même temps que la Piste 14 remontait le Sông Cái, lentement, vers le Kontum, un nouveau poste était créé à Bến-Giang, au confluent du Sông Giang et du Dak-Min.

afin de protéger les travaux entrepris. Brusquement, en 1936, les Ka-Tu devinrent agressifs, multipliant les attentats autour du poste d'An-§iªm ; le nouveau chef de province, M. DUCREST, qui venait de remplacer le Résident JÉRUSALÉMY après sa mort tragique, comprit qu'on ne pouvait maintenir les Ka-Tu dans la sagesse si on ne s'installait au cœur du pays et si de nombreuses expéditions, jusque dans leurs repaires les plus reculés, ne permettaient d'étudier ces sauvages et aussi de nous imposer à eux. Déjà, en Janvier 1937, une colonne atteignait A-Tep, à la limite du Laos et du Thừa-Thiên, tandis que le Résident et l'Inspecteur de la Garde Indigène, M. SAINT PÉRON, reconnaissaient le cours moyen du Put jusqu'à A-Hôi et rejoignaient Kontum en suivant la frontière laotienne. En même temps, An-Điêm, placé hors de la vie mọi, était supprimé, et un nouveau poste, Bến-Hiển, ou Pi-Karun *(pi* = rencontre ; *karun* = rivière), créé au confluent du Sông Con et de la Se-Ka-Lam. Bến-Hiển, limite de navigation, centre important d'échanges, véritable verrou du secteur Nord et Nord-Ouest du pays ka-tu. L'année 1937 voyait l'installation de Poste 6, remplaçant Bến-Giang, admirablement situé sur un plateau commandant les vallées du Sông Giang, du Sông Cái et du Sông Bung, pendant que les colonnes de Garde Indigène soumettaient les Mọi habitant le flanc Est de l'A-Taouat. Les cours du Lên et du Ba-Nao étaient reconnus, un blockhauss saisonnier construit au pied du Tal-Hi, à trois jours de marche de Bến-Hiển, un des plus hauts sommets de l'énorme chaîne, et les Ka-Tu du Karun Put étaient contraints à venir faire leur soumission au Poste 6. Seuls, la crête et le versant Ouest de l'A-Taouat, où se trouvent les plateaux indiqués par le Capitaine DEBAY, aux tribus nombreuses et insdustrieuses, et le cours supérieur du Put aux abords de ses sources, restent encore à explorer... Ce programme se réalisera probablement en 1938-39..., mais ceci est ou plutôt sera une autre histoire...

Tous les renseignements recueillis au cours de ces multiples tournées confirmaient les hypothèses de M. SOGNY : les Ka-Tu forment une vaste famille mọi que nous pouvons évaluer à 25.000 âmes environ pour ceux du Quảng-Nam seulement. Il habitent la région montagneuse comprise entre le Sông Cái, le Sông Giang, le massif de l'A-Taouat, et ils se prolongent sans doute sur le Laos et le Thừa-Thiên, ou du moins risquent de présenter des affinités avec les familles voisines. Je ne parlerai ici que du secteur du Quảng-Nam. Le relief de cette région est extrêmement bouleversé, c'est un chaos de montagnes où dominent les sommets du pic de l'A-Taouat (2.500 ?) et du Tal-Hi (2.300 ?), et à travers lesquelles les rivières se sont frayées péniblement un chemin, coulant,

sur leurs lits de galets et de rochers, dans des vallées tortueuses et encaissées, coupées de chûtes et de rapides, grossies d'innombrables ruisseaux tombant en cascades. C'est le Karun Put qui naît dans l'A-Taouat ainsi que ses afflents : le Lên, le Ba-Nao et le Tam A-Vương *(Tam* = rivière) avant de se jeter dans le Sông Cái, le grand fleuve, qui reçoit également le Sông Con venant du Núi Mang, grossi de la Se-Ka-Lam et du Sông Vang. Les montagnes sont couvertes de forêts sombres et épaisses où tranchent les taches des *rẫy* (1). Aux basses altitudes, les lianes s'entrelaçant entre les branches forment un fouillis inextricable où il est difficile de s'aventurer. Parfois, tuant tout autre végétation, les bambous règnent en maîtres ; leurs longues tiges mortes jonchent le sol, craquant sur le passage avec un bruit sec, et leur feuillage si fin filtre les rayons du soleil. Les sentiers ka-tu vont droit leur chemin, plongeant et replongeant dans les rivières, escaladant les montagnes les plus raides (2) ; ils sont très glissants et peuplés de sangsues. Bien qu'il y ait peu de gros gibier dans la forêt, celle-ci est très vivante : elle se réveille à l'aube aux cris triomphants des singes suivis des chants du coq et des paons, les merles bavards se mêlent ensuite au concert avant la grande torpeur

---

(1) « Le *rẫy* est un champ temporaire, non irrigué, gagné sur la végétation sauvage incendiée. On le rencontre à toute altitude et jusqu'à 1.800 m. environ... Il escalade les versants, cernant les hameaux d'une auréole déboisée, et découpant sur les pentes ses taches géométriques qui trouent la masse de la forêt et font à la montagne comme un habit d'arlequin. La préparation a lieu pendant la saison sèche. On débroussaille d'abord ; ensuite on abat les gros arbres, et souvent à un mètre et plus au-dessus du sol. Avant les premières pluies, le feu est mis à ces troncs massacrés et desséchés par le soleil de l'hiver ; dans toute la montagne, la forêt est la proie de gigantesques incendies.... Le sol apparaît ensuite couvert de cendres où l'on sème le riz, le maïs, où l'on plante le manioc. . . Le *rẫy* n'est pas l'objet de façons multiples et délicates. A peine défend-on les plantes, au début de leur croissance, contre un retour trop rapide de la végétation sauvage. Elles viennent bien dans le sol enrichi de cendres, si les pluies n'ont pas été trop précoces et si elles. sont ensuite suffisantes ; les épis de riz et de maïs sont souvent plus lourds que dans les champs irrigués, le manioc pousse jusqu'à plus de deux mètres ses tiges noueuses et blanchâtres. Mais il faut écarter les hôtes de la forêt de cette nourriture attirante. A cet effet, on élève au milieu on en bordure du *rẫy,* une hutte perchée sur de hauts pilotis ; le gardien commande de là toute une batterie de bambous ou de vieux ustensiles de métal suspendus à des lianes et dont l'entrechoquement détermine fa fuite des bêtes pillardes ». (Extrait de *l'Indochine Française,* de Charles ROBEQUAIN).

(2) Une expression de la langue peint bien le pays. Un Ka-Tu ne dit pas, en rencontrant quelqu'un : Où vas-tu ? Il dit : Où montes-tu ?

de midi où tout paraît dormir ; au coucher du soleil, on entend le cerf bramer, puis les grillons stridents, les oiseaux de nuit, et le bruissement des milliers d'insectes qui indiquent au père de la forêt, le Seigneur Tigre, qu'il est l'heure de sa chasse.

Ka-Tu veut dire sauvage. Au cours de mes tournées, je demandais aux Mọi que je rencontrais : « D'où êtes-vous ? — Nous sommes des hommes (*mơnui*) de tel village. — Connaissez-vous les Ka-Tu ? — Oui, ce sont les hommes qui habitent là-haut dans la montagne ». Et là-haut dans la montagne, on m'indiquait les autres montagnes du versant laotien. Je n'en ai cependant pas conclu que les sauvages n'existaient pas dans la région ! Grâce au Ciel, ils sont nombreux, répartis en de multiples petits villages dans le secteur de Bến-Hiển, en de gros villages dans le secteur de Poste 6. La vallée du Put et la trouée de A-Ro, Ya-Yin Na-Bơr, ont certainement été une voie d'émigration (ce sera probablement le tracé de la Route 10, si elle doit se construire un jour), c'est ce qui expliquerait l'influence laotienne, certaine dans cette région. Les gens sont plus riches et paraissent sédentaires, tandis que ceux du secteur de Bến-Hiển sont pauvres et assez nomades ; les uns ont le « bavak » (1) (palmier à vin) dont ils abusent, ils sont plus gras et ont les dents blanches, les autres ont les dents noires et limées, ils sont plus sobres, plus intelligents, mais, hélas ! beaucoup plus sanguinaires. La langue cependant est la même, à un certain nombre de nuances près. Si elle vous intéresse, nous l'étudierons dans un autre article...

Les types sont d'ailleurs très divers, du type négrito au type indonésien ou même au type apache de l'Amérique ; certains villages, comme Ba-Tôi, Bo-Lo, contiennent une forte proportion d'individus à stigmates négroïdes accentués. Un jour, montrant des photographies d'un sauvage de Borneo (dans le livre *Les chasseurs de têtes)* à un chef de

(1) Les Ka-Tu du secteur Poste 6 tirent d'un grand palmier, qui atteint 5 à 6 m. de haut et dont la cime porte de longues grappes de fruits et des palmes retombantes formant un épais bouquet, un vin légèrement alcoolisé et de goût piquant dont ils sont friands. Ils le cultivent avec soin, et les seuls sentiers convenables sont ceux qui conduisent aux plantations de « bavak ». Ce palmier est spécial à la vallée de l'A-Put. Je ne crois pas qu'il soit connu des autres peuplades moi de la Chaîne. Annamitique. C'est de *đoác* des Annamites du Thừa-Thiên et du Quảng-Trị, *Arenga saccharifera* sp. D'ailleurs, les beuveries sont la principale caractéristique d'une fête ka-tu. Un Ka-Tu dira : « Je me suis enivré hier », pour exprimer que, hier, il y a eu une fête dans son village.

village, celui-ci s'ecria : « Mais c'est Von, de La-Ba », et il appela ses amis pour leur montrer cet étrange phénomène, et tous de se demander par quel mystère je pouvais avoir l'image du nommé Von que je n'avais jamais vu !

Les Ka-Tu que nous connaissons n'ont aucune industrie ; le objets indispensables : poteries, fers de lance, bijoux, couvertures, viennent soit des Annamites, soit des fameux Ka-Taouat dont nous ne savons à peu près rien. Le commerce avec les Ka-Taouat se fait soit par la vallée de l'A-Sap (plateau du Tam-R'chet), A-Tep et l'A-Vương ; soit par le Dak-R'gneis, Sa-Mơ, Lê-Tia, soit par la vallée du Put avec les Ta-Riu, groupement important non soumis, habitant aux sources de cette rivière. Les échanges avec les Annamites se font à Bến-Giang et Bến-Hiền, limites de navigation du Sông Cái et du Sông Con. De tous temps, les Mọi ont commercé avec les habitants de la plaine, avec les Cham d'abord, avec les Annamites ensuite, car c'est par leur intermédiaire seulement qu'ils pouvaient se procurer le sel indispensable à leur nourriture. L'étude des relations entre Ka-Tu et Annamites nous conduirait trop loin ; je signalerai seulement que M. SOGNY indiquait que « la tradition nous apprend que bien longtemps avant Gia-Long, le marché ordinaire des échanges se tenait à Hạ-Tân, situé sur le Sông Con à 20 km. en aval de Bến-Hiền, marché actuel ». Il s'agit sans doute d'une époque où la poussée annamite n'avait pas atteint les limites Ouest de la plaine et où, comme en certains points du Quảng-Ngãi, aujourd'hui encore, les Mọi occupèrent des zones deltaïques respectées par les Cham.

Le vêtement habituel du Ka-Tu consiste en une longue couverture de cotonnade bleue et en un cache-sexe, orné parfois de petits anneaux de plomb, venant des Ka-Taouat, en particulier d'un village situé à deux jours de marche de Sa-Mơ, vers l'Ouest. Certains ont un vêtement étrange, sorte de cotte de mailles faite d'anneaux de fer entrelacés et passés dans l'étoffe. Est-ce un souvenir d'autrefois? Et leurs ancêtres auraient-ils revêtu des armures ? La coiffure des hommes est très curieuse, la plupart portent le chignon orné d'un peigne de cuivre et d'une défense de porc. Des cochons sont spécialement élevés à cet effet, les dents du haut ont été arrachés pour permettre aux défenses du bas de pousser librement ; ces animaux sont nourris de pâtées pendant sept ans, à cet âge, les défenses atteignent de 10 à 15 cm.

et l'ivoire en est très fin. Chacune d'elles vaut alors deux buffles (1). Quelques Ka-Tu portent les cheveux à la chien comme les Sédang, d'autres, dans le secteur Poste 6, posent sur leur tête un cercle de bambou orné de boutons, comme le font certains Laotiens. Les gens du secteur de l'A-Taouat s'épilent les sourcils pour n'en laisser qu'une ligne très mince et bien dessinée ainsi que nos élégantes françaises. Ils sont souvent tatoués de dessins très curieux: sur le front, la « pâdil yayah » (la femme qui danse) ; à la commissure des lèvres, deux soleils ; les

---

(1) *La Terre et la Vie*, Revue publiée par la Société Nationale d'Acclimatation de France, donne, dans son N° de Septembre-Octobre 1937, pp. 129 et suiv., un article de M. E. AUBERT DE LA RÜE, intitulé : *Les Populations des Nouvelles Hébrides et leur civilisation*, où l'on peut voir de nombreuses similitudes entre la civilisation des Ka-Tu et celle de ces peuplades pourtant fort éloignées : manière de conserver la viande, emploi de statues et de statues taillées dans des troncs de fougères arborescentes, toitures ornées d'un oiseau stylisé, maison commune des hommes, dents de cochons employées comme parure, etc. Je donne ici, d'après cet auteur, la manière dont sont élevés, aux Nouvelles-Hébrides, les cochons à dents :

« Pour obtenir ces fameuses dents recourbées, les indigènes choisissent exclusivement de jeunes mâles, dont les canines de la mâchoire inférieure, celles qui normalement doivent leur servir de défenses, sont susceptibles d'atteindre un grand développement, en s'enroulant sur elles-mêmes, si l'on a soin de briser les dents correspondantes du haut, afin qu'elles ne soient pas gênées dans leur croissance. On parvient ainsi à avoir des cochons dont les dents font un, deux, et, exceptionnellement, trois tours complets. Il faut, pour arriver à ce résultat, beaucoup de temps et de coins, et, de la part de l'animal, une grosse somme de patience et de douleur. Il est en effet presque inévitable, lorsque les dents sont sur le point d'achever leur premier tour, que leur extrémité perfore la mâchoire, parfois aussi leur propre racine, quand elles s'enroulent sur un même plan, formant alors un anneau parfait. L'animal, que la douleur rend naturellement furieux, est maintenu attaché des années entières jusqu'à ce que ses dents atteignent la longueur désirée.... Des femmes sont donc chargées de veiller sur eux et de les alimenter en leur donnant du manioc, des bananes, des taros et des noix de cocos. Il arrive cependant un moment où le développement de leurs dents les rend à peu près incapables de manger tout seuls, et il faut alors les nourrir à la main, en leur donnant des aliments réduits en bouillie. J'ai entendu dire... que, dans certaines régions... des chefs désignaient, pour l'entretien exclusif de chacun de leurs cochons les plus précieux, une de leurs femmes, chargée de mâcher préalablement leur nouriture. Malgré toutes les précautions, beaucoup de ces animaux meurent prématurément, et ceci explique la valeur considérable qu'acquièrent les survivants ».

L'auteur dit que ces animaux ne constituent pas « une race spéciale », qu' « ils ne descendent pas d'animaux qui auraient été introduits par le Capitaine Cook », mais qu'ils « ont vraisemblablement une origine malaise », ce qui nous rapproche les Ka-Tu.

sourcils sont prolongés par une série de gros points noirs jusqu'au-dessus des oreilles ; sur le corps, des étoiles et des croix. Je n'ai pu savoir la signification de ces tatouages. Les femmes mettent souvent dans leurs cheveux des aigrettes faites en bambous ; elles s'enroulent dans la couverture bleue qui s'arrête au-dessous des seins, couverts d'une bande d'étoffe de même couleur. Les bijoux sont multiples et hétéroclites, depuis les longs et lourds bracelets de cuivre, jusqu'aux boucles d'oreilles en bois, en os, quelquefois même formés d'une pièce de dix cents, aux colliers les plus divers, en fer, verroterie, boutons, coquillages. Les Ka-Tu mettent aussi de multiples amulettes pour se protéger contre les maladies. J'ai rencontré un jour un habitant de Yêu qui portait en sautoir un bouchon de carafe en verre... un commerçant annamite le lui avait vendu comme remède souverain contre les maux de ventre ! Ils aiment d'ailleurs tout ce qui brille et sont forts coquets.

Certains Ka-Tu sont redevenus de vraies bêtes sauvages, sans doute à la suite de guerres intestines. Ils se sont réfugiés dans les montagnes tourmentées et presque inaccessibles, aux sources du Lèn et du Ba-Nao. Ils construisent de misérables huttes, se revêtent de peaux de bête et ne vivent que des produits de la forêt. Leur franchise (la fameuse franchise des Mọi !) est assez réticente. On ne peut leur en vouloir. Les génies qui sont si puissants, bien plus que les *các-lái* (1), bien plus que nous, commandent sans cesse les différents actes de leur vie, et tout le monde sait que les *abui* (génies, âmes des morts, fantômes) sont très versatiles ! Les Ka-Tu sont vaniteux et vantards, mais hospitaliers et fort généreux. Moqueurs et bavards, grands marcheurs, très sobres dans le secteur de Bến-Hiển, ils font peu de cas de la vie humaine, et leur plus grande chasse est la chasse du sang, ainsi que nous le verrons plus loin. Je demandais un jour au Ta-ka (chef de village) de Ča-Lang qui me racontait une expédition guerrière qu'il avait accomplie près de A-Ro, à quatre jours de marche de son foyer: « Que t'avaient fait ces gens-là ? — Rien — Alors pourquoi les tuer ? » Il sourit et répondit, placide : « Pour m'amuser ! »

---

(1) Les *các-lái* ou *thương-lái* sont les commerçants annamites en région mọi. Sous l'ancien régime, un fonctionnaire ayant le titre de Thủ-Ngữ servait d'intermédiaire entre les Mọi et ces derniers avec l'Administration. Il avait l'autorité sur les deux Nguồn du Sông Cái et du Sông Con et habitait Na-Nha. Les *các-lái* lui versaient l'impôt en nature payé par les Mọi, et cet impôt était ensuite remis aux mandarins provinciaux pour la Cour. Cet emploi de Thủ-Ngữ fut aboli en même temps que la suppression des redevances en nature, il y a une vingtaine d'années. (Note tirée du Rapport de M. SOGNY sur les Ka-Tu, rédigé en 1913).

Ils cultivent le manioc, le maïs, le riz dont ils se nourrissent ; ils pratiquent l'élevage du porc, du buffle, du poulet et, dans certains villages, des chèvres. Dans la forêt, ils trouvent le bétel, des plantes médicinales, des fruits qu'ils vendent aux Annamites, des racines et des herbes qui forment la base de leur nourriture. Une fois cuite, ils conservent la viande dans des tubes en bambou où elle est empilée souvent avec du sel. A l'heure du repas, ils font chauffer ces tubes près du foyer. Les sauvages des Nouvelles-Hébrides opèrent ainsi. Ce n'est d'ailleurs pas leur seul point commun. Ils chassent beaucoup, soit au piège, soit avec des chiens ou à l'arbalète. Les Mọi de l'A-Taouat sont des Nemrods renommés ; ils se cachent dans un taillis ou dans un arbre et ils attirent les oiseaux (paon, poulet, toucan), ou le chevreuil et la chèvre sauvage, en imitant leurs cris. Quand la bête est à proximité, ils lui décochent une flèche, souvent empoisonnée. Ils ne font en général que deux repas par jour, un le matin au chant du coq *(atuic takar),* un le soir au coucher du soleil *(mat blat).* Dans le secteur Poste 6, ils boivent du vin de palme *(bavak),* de goût piquant et assez agréable ; dans le secteur de Bến-Hiển, ils font fermenter dans des jarres : riz, manioc ou même maïs, mais n'en boivent que dans les grandes occasions, par exemple lors de la visite d'un étranger de marque... le Chef de Poste.., hélas !

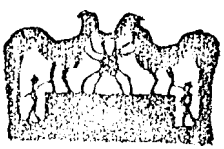


Planche XXXII. — En haut : Chefs du village du moyen A -Vương (Cliché Le Pichon). — En bas : Les partisans du chef de poste de Bến -Hiển, à A -Ro (Cliché Deloustal).

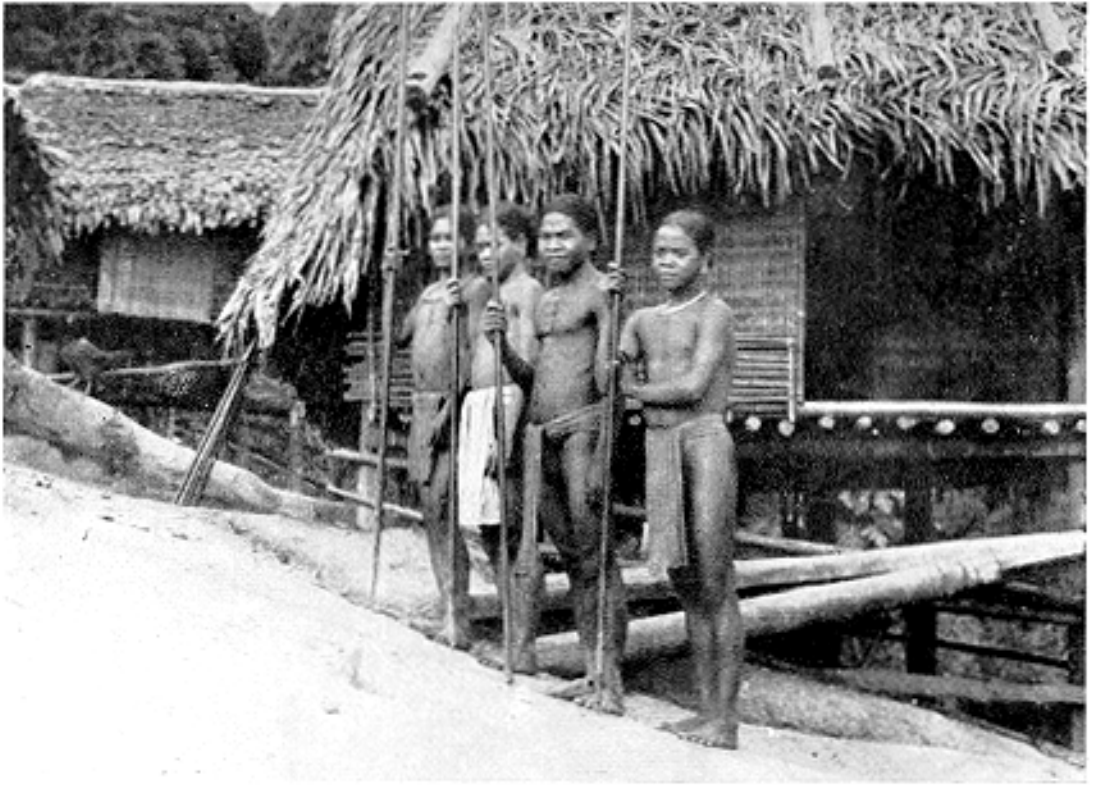


Planche XXXIII. — Quatre guerriers en quête de gloire (Cliché Latouille).

Planche XXXIV. — Types de coiffures — A gauche : Chignon et dent de cochon. — Au milieu : Cheveux à la chien. — A droite : Cercle de bambou (Cliché Le Pichon).

Planche XXXV. — Coiffure à chignon, avec dent de cochon et peigne en métal. (Cliché Champrosay).

Planche XXXVI. — Coiffure à chignon avec dent de cochon, plumes et pendeloques. (Cliché Claeys).

Planche XXXVII. — Guerriers de Sa - Mσ, devant le poteau du sacrifice. (Cliché Le Pichon).

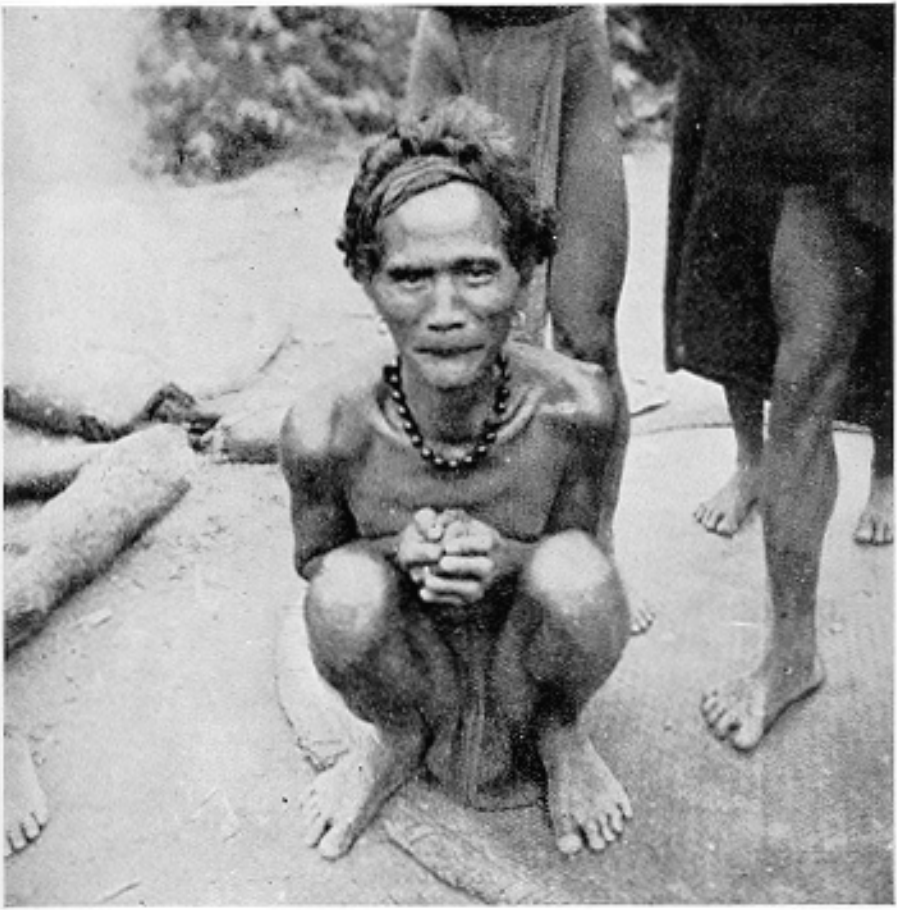


Planche XXXVIII. — Chef de Sa -Mσ (Cliché Le Pichon)

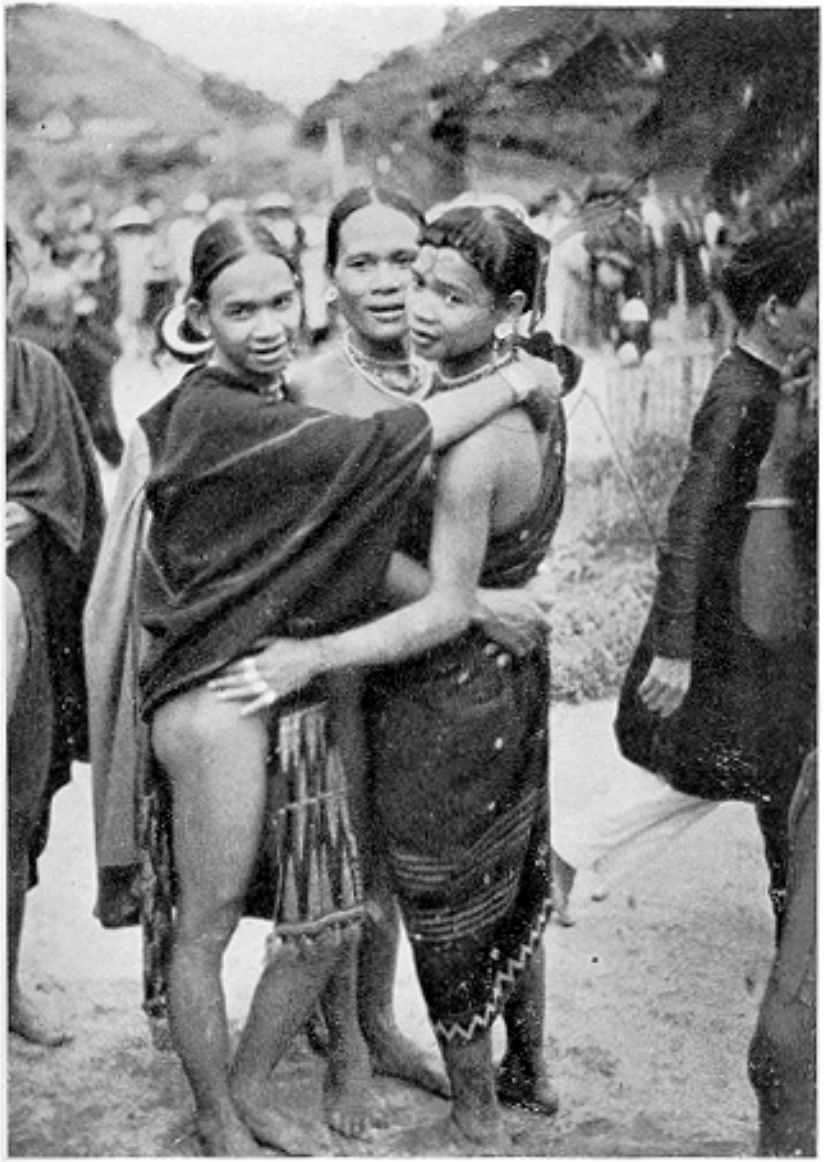


Planche XXXIX. — Groupe d'hommes enlacés assistant à une fête, à Bến-Giang. (Cliché Claeys)

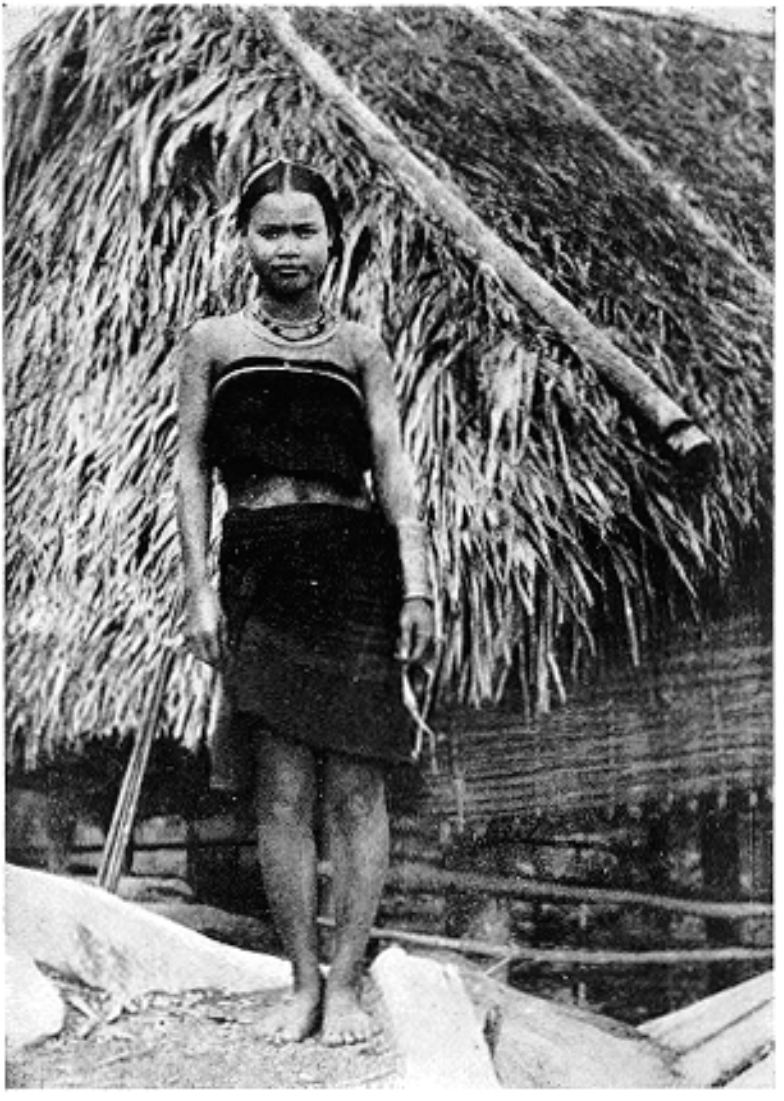
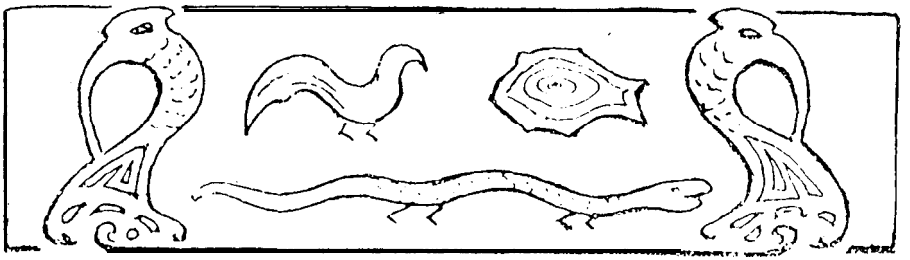


Planche XL. — Jeune fille ka-tu (Cliché Latouille)

Planche XLI. — Types de jeunes femmes (Cliché Le Pichon)

Planche XLII. — Types de femmes de l'A-Taouat
(Cliché Le Pichon)



II. — LE VILLAGE, LES MAISONS, L'ART KA-TU

Les villages ka-tu sont habituellement haut perchés, ils fuient les fonds de vallée où la chaleur est étouffante et la fièvre habituelle. Ils sont installés sur un piton ou accrochés à flanc de montagne à proximité d'une source ou d'un ruisseau. Leur accès est toujours assez difficile, car les pentes rudes, continuellement piétinées, se couvrent de boue glissante à la moindre pluie. Dans le secteur du Poste 6, les villages fort importants sont entourés d'anciens *rẫy* où quelquefois l'herbe a poussé, de nombreux palmiers à vin les entourent, ce qui les rend d'un aspect plus riant que ceux de Bến-Hiền perdus en pleine forêt ou au milieu d'épais taillis.

Les maisons sont construites sur pilotis et toutes en bois et bambous ; la toiture, en feuilles de latanier, tombe très bas, si bien qu'il faut y pénétrer à quatre pattes. Au centre, un énorme pilier central *(tanal)*, de 5 à 8 mètres de haut, suivant l'importance de la maison qui est de forme ovale. Sur le *tanal* est posé une longue poutre faîtière sur laquelle s'appuient les traverses qui reposent sur une planche reliant les petits poteaux circulaires. Toutes ces pièces de bois sont dépouillées de leur écorce et soigneusement arrondies. Une petite cloison en bambou tressé, de 1^{m} à 1^{m}50 de haut, clôt la maison, reliant les *cái-phền* (1) du plancher à la toiture qui, à l'extérieur, est maintenue et protégée des bourrasques par de longs rondins de bois dont les extrémités se croisent en courbe élégante sur le faîte. A chaque angle du toit, des pièces de bois sculptées sont posées *(takai)* ; elles représentent des animaux stylisés, des silhouettes d'hommes ou quelquefois de simples phallus. A l'intétieur, une planche pouvant avoir 0^{m}50 de haut, courbée au feu, épousant l'ovale de la maison, est quelquefois couverte de dessins : scènes de chasse ou de pêche, animaux sacrés, figures géométriques et signes étranges. Deux portes à glissière se font vis-à-vis. Nul mobilier,

(1) Treillis de bambou (en annamite).

mais quelques jarres *(angak)*, dont certaines fort anciennes contiennent le riz ou le manioc fermenté à l'odeur aigrelette, des tam-tams *(čagor)*, des gongs *(čin)*, des tubes en bambou pleins d'eau *(nkô)*. Au niveau du plancher, deux foyers en terre, où fument toujours quelques tisons, au-dessus, une claie supportant des bûches est destinée à arrêter les étincelles. A l'intérieur du toit pendent des épis de maïs, des filets de pêche, des pièges à animaux. La vaisselle est constituée par deux ou trois marmites en cuivre, des écuelles en bois et quelques poteries rudimentaires en terre cuite. La fumée a patiné tous ces objet d'un vernis noirâtre.

Les maisons ka-tu sont relativement propres et assez confortables. Combien de fois, arrivant mouillés, après une longue étape, nous sommes-nous précipités, mes gardes et moi, sous ces toits hospitaliers. Le chef de famille attisait le feu qui pétillait gaiement, les « pâdil » jacassantes, chargées des longs tubes de bambou, couraient en corvée d'eau vers la source, les porcs et les poulets faisaient sous la maison un vacarme sympathique... présage d'un confortable repas.

Les maisons ka-tu sont, en général, disposées circulairement autour d'une grande place au centre de laquelle se dresse le poteau de sacrifice *(sînur)*. Ces poteaux sont sculptés ; de chaque côté, deux pièces de bois ornées de dessins forment deux ailes qui ne sont habituellement mises qu'au moment des fêtes. Au sommet, une croix horizontale est posée. Au cours des nombreuses colonnes qu'il fît en pays ka-tu, M. SAINT-PÉRON, commandant la Brigade de Garde Indigène de Faifoo, a relevé des dessins trouvés sur les *sînur* ou dans les *gu'al*, dessins qu'il a bien voulu reproduire pour illustrer cet article. Les figures géométriques sont fréquentes, nous en ignorons la signification ; fréquents aussi les animaux sacrés, le coq, le toucan, le poisson, le serpent, l'iguane, la tortue, ainsi que la croix, le soleil et les étoiles. Ils sont exécutés en trois tons : noir de fumée, rouge provenant du bétel, blanc fait avec de la chaux. Les hypothèses sur l'origine de ces poteaux sont multiples je pense, pour ma part, qu'en des temps très anciens, ils servirent à des sacrifices humains et qu'ils sont la stylisation du phallus.

Dans les villages très importants et qui peuvent compter jusqu'à 50 maisons (A-Ro, Ya-Yin, Ba-Tôi, dans le secteur de Poste 6), c'est la maison commune qui occupe le centre. Tous les villages ka-tu possèdent une maison commune, le *gu'al*. Elle est faite aux frais des familles et tous les hommes du village participent à sa construction. C'est le lieu de réunion du conseil, l'habitation des jeunes gens et des vieillards. Les

femmes ne peuvent y entrer. C'est aussi l'endroit sacré où vivent les âmes des ancêtres dont la mort fut bonne. La paix du *gual* ne peut être troublée par aucune dispute ni bataille, et l'étranger, l'ennemi même, peut reposer tranquille sous son toit. Le *gual* est toujours construit avec beaucoup, de soins et sur le même plan que les maisons d'habitation, mais il atteint souvent des dimensions considérables ; nous étions plus de cent à coucher dans celui de A-Ro, et nous y tenions fort à l'aise. Le pilier central a quelquefois douze mètres de haut ; sa pose donne lieu à de grandes fêtes. La pièce de bois qui relie les piliers circulaires, ainsi que les grosses planches qui constituent les murs, sont toujours ornés de dessins semblables à ceux des *sînur* ou représentant des scènes de chasse et de pêche ou des scènes familières de la vie ka-tu. L'intérieur du *gual* est tapissé de crânes de buffles, animal sacré, et aussi des crânes et des queues d'animaux sauvages chassés en forêt : crânes de cerfs, de chèvres sauvages, de rats musqués, d'écureuils, queues de renards, plumes de paon, de faisan, d'argus, têtes de toucan. Tous ces trophées sont accrochés sans ordre et patinés par la fumée qui s'élève sans cesse des foyers. Il peut y avoir de deux à dix foyers par *gual*, mais toujours en nombre pair. D'après les croyances ka-tu, les animaux possèdent une âme qui reviendra autour du *gual* où leur crâne est suspendu, attirant ainsi autour du village le clan dont ils faisaient partie de leur vivant. Il n'est pas téméraire de former, au sujet de cette curieuse coutume, l'hypothèse qu'autrefois des crânes humains étaient accrochés au *gual*. Les chasseurs de tête, des Philippines, de Bornéo, de Nouvelle-Guinée, opéraient ainsi, et la ressemblance entre ces tribus et les Ka-Tu est frappante. Au cours de ce récit, nous en verrons plusieurs exemples. Entre autres, j'ai relevé dans un livre, sur les Dayak de Bornéo (1), une photographie représentant un homme stylisé, sculpté sur un rocher, et qui était absolument la « pâdil yayah » (femme qui danse) que tant de Ka-Tu portent tatouée sur le front.

Dans certains villages, on trouve aussi des masques humains *(kâbei)* accrochés au mur du *gual*. Ces masques représentent des figures grimaçantes, ils sont en bois léger. Le Ta-ka de Bo-Lo m'a dit un jour : « Ce sont des masques de guerre ». Je n'ai jamais pu en savoir plus long. Un dessin fréquent, dans le secteur de Bến-Hiển, est une haute coiffure dont nous donnons le croquis (2). Ce serait aussi une coiffure de guerre

(1) Bornéo, *l'île des chasseurs de têtes*, par Eric MJÖBERG, pp. 34 et 48. Sur cette figure, comparer M. COLANI : *Les Mégalithes du Tonkin.*

(2) Voir Planche XLIX, au centre.

faite en bombous et quelquefois ornée de plumes d'oiseaux. C'est en vain que j'ai demandé à mes Ka-Tu de m'en fabriquer une. Ils me répondaient toujours : « Il n'y en a pas dans mon village ».

Souvent, on rencontre au bord d'un sentier, en pleine forêt ou au milieu de quelque *rẫy,* une statue *(tên m¬nui)* placée là pour effrayer les *abui* ou mauvais génies : grotesques représentations humaines à visages démesurés évoquant l'Ile de Pâques, ou *pâdil yayah* (femme qui danse), ou *mo·nui bôk-bôk* (l'homme à la pipe), ou bien personnage accroupi, le menton reposant sur les genoux, la tête entre les mains (1). Mais ce sont les tombeaux (*piñ*) et les cercueils (*tăram*) qui sont les chefs d'œuvre des Ka-Tu. Ils sont ornés de dessins et de sculptures stylisés extrêmement variés ; chaque œuvre a sa personnalité, et le modèle n'en est jamais le même. Les quelques photographies jointes à ce récit en donnent un aperçu. Cet art ka-tu ne peut que provenir d'une civilisation relativement avancée, dont les restes vont disparaître, si nous n'intervenons pour les sauver. La finesse de corps et de visage que présentent un certain nombre d'hommes impose aussi l'idée d'une race en décadence et non de primitifs. Si le pays ka-tu, tourmenté, défendu par la fièvre et le relief, a des chances d'être resté, à chaque âge des peuplements indochinois, le dernier refuge de races ailleurs pourchassées, si, par exemple, le peuplement négroïde qui précéda sans doute l'indonésien s'y retrouve en de nombreux villages, il est probable aussi qu'une certaine culture artistique s'y développa aux siècles passés, à l'abri des invasions humaines ; culture qu'anéantit peut-être tout simplement l'invasion de quelque épidémie dont meure les races mọi voisines, typhus ou variole. (2)

---

(1) Je donne, Planche LXI, la photographie de trois statues magiques, taillées dans des troncs de fougères arborescentes, au bord d'un chemin. Les troncs n'ont pas été déplacés et sont là où poussait la plante. La photographie, il faut le dire, a été prise par M. CONDAMINAS, non pas en pays ka-tu, mais dans un secteur plus au Sud (province de Quảng-Ngãi), et dans un autre groupement, Dié ou Sedang. Mais des statues exactement analogues existent chez les Ka-Tu.

(2) Voici quelques notes permettant de relier la civilisation ka-tu en général à celle de quelques populations indonésiennes.

D'après Eric MJÖBERG : *Bornéo, l'île des chasseurs de têtes* (Paris, Plon), chez les indigènes de Bornéo, « pour effaroucher les esprits mauvais, on se sert aussi de gigantesques statues de bois ayant des organes sexuels anormalement développés... placés ! au bord des fleuves et dans tous les lieux que fréquentent les esprits » (p. 176) ; – « les hommes qui ne sont pas morts de mort naturelle, ne sont point honorablement

enterrés » (p. 177) ; — il y a les « belles morts », à la suite d'une maladie quelconque (p. 178) ; — « devant les maisons se dressent des statues de bois gigantesques au visage grimaçant, pour effaroucher les esprits malins » (207, sur le plateau d'Apo-Kayan, chez les Keniahs) ; — ils sont tatoués (pp. 227-229) ; — les hommes se font épiler les sourcils (p. 254) ; — les indigènes croient que l'esprit du mort continue d'habiter le crâne (p. 204).

D'après René JOUGLET : *Au cœur sauvage des Philippines* (Paris, Grasset), chez les Igorots, les hommes dansent et frappent du gong, pliés en équerre (p.39) ; — les femmes dansent, « presque immobiles, dans l'invocation des bras, dans le soulèvement d'un être tendu vers les étoiles » (p. 40) ; — voir la photographie d'une danseuse (p. 161), presque semblable aux danseuses ka-tu.

D'après TITAIJNA : *Une femme* chez les *chasseurs de têtes* (Paris, Edit. de la *Nouvelle Revue Critique),* chez les Dayaks du centre de l'île de Bornéo, « des statues de bois sont plantées à l'entrée de chaque village, au bord du fleuve, devant les maisons, autour des champs de riz, près des rapides, sur les tombes et en forêt » (p. 170) ; — après une mort violente, un suicide, le village se transporte ailleurs (p. 184) ; — les sorciers, dans leurs cérémonies, se revêtent de masques de bois, stylisant une tête de cochon, de crocodile ou de gnome (p. 170) ; les hommes vont à la chasse des têtes, qu'ils ramènent au village et auxquelles ils rendent un culte, pour augmenter l'esprit, la force, le bonheur du village et des habitants (p. 194) ; — le cercueil des morts est placé dans un tombeau, sorte de caisson surélevé, mais les personnes mortes de mort violente sont enterrées et n'ont pas droit à une tombe (pp. 44, 184, 208, 210).

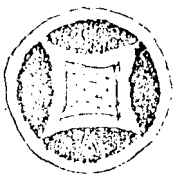


Planche XLIII. — Village de A-Tin (Cliché Champrosay)

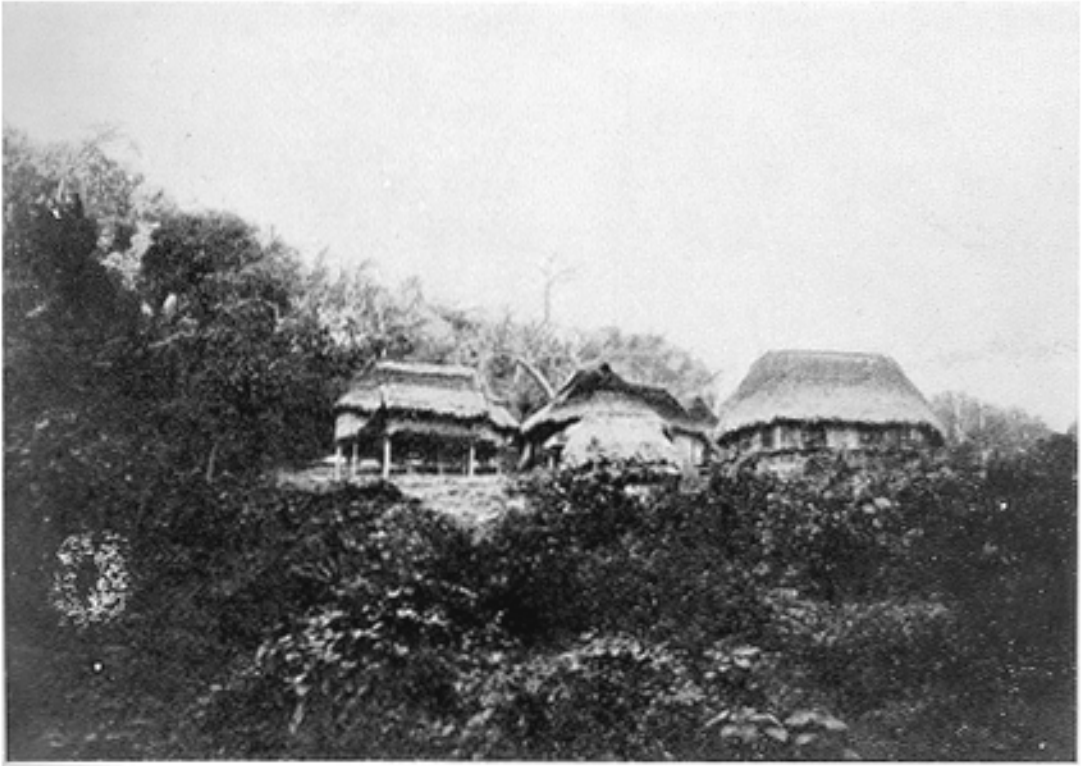


Planche XLIV. — Village de Men (Cliché Condaminas)

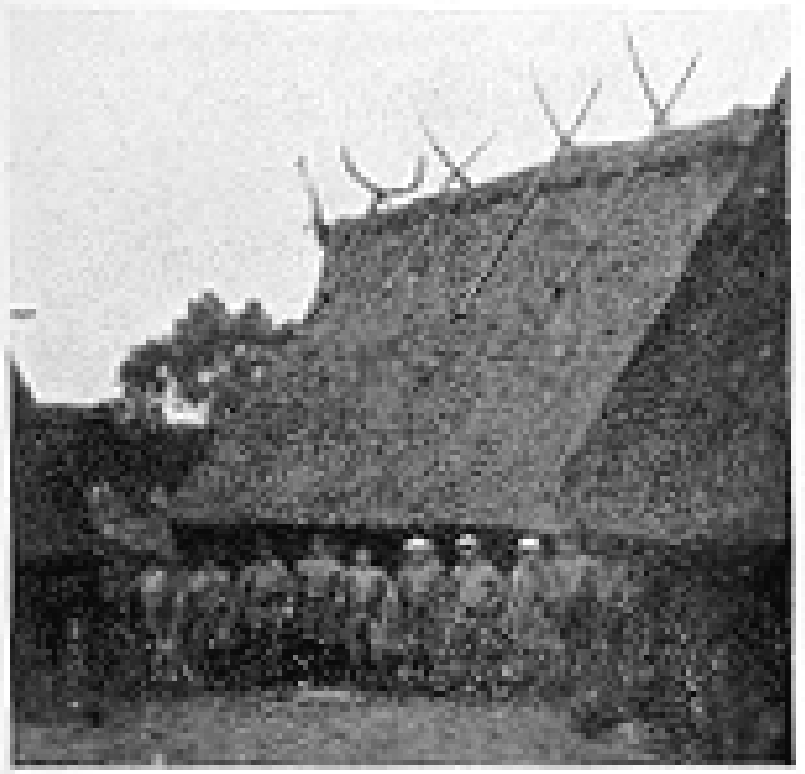


Planche XLV. — Gural, ou maison commune, de Ya-Yn (en haut à gauche) ; — de Men (en haut, à droite) ; — de Ba-Tôi (en bas) (Cliché Le Pichon)

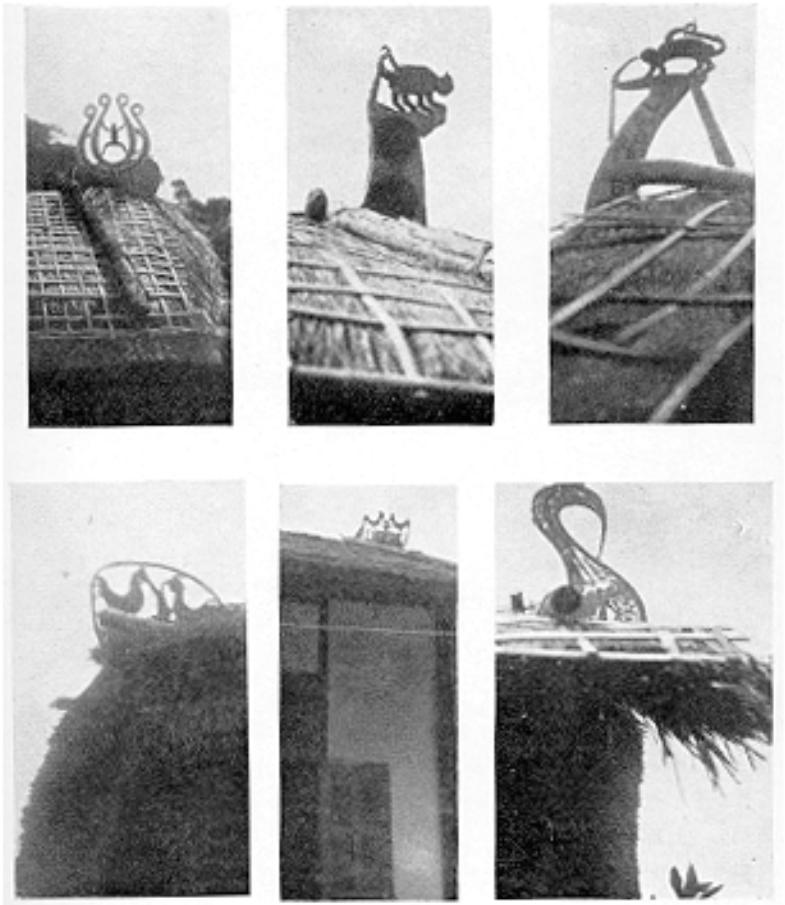


Planche XLVI. — Pièces de bout d'arête faîtière, au poste de Bến -Hiền — De gauche à droite, en haut : Pâdil Ya-Yah, « la femme dansant » ; — Tigre, donné par le village de A-Pat ; — Singe sur une branche, donné par le village de Bo-Lo ; En bas : Coqs et poisson, donné par le village de A-Dial ; — Coqs mangeant une araignée ; — Toucan (Cliché Le Pichon)

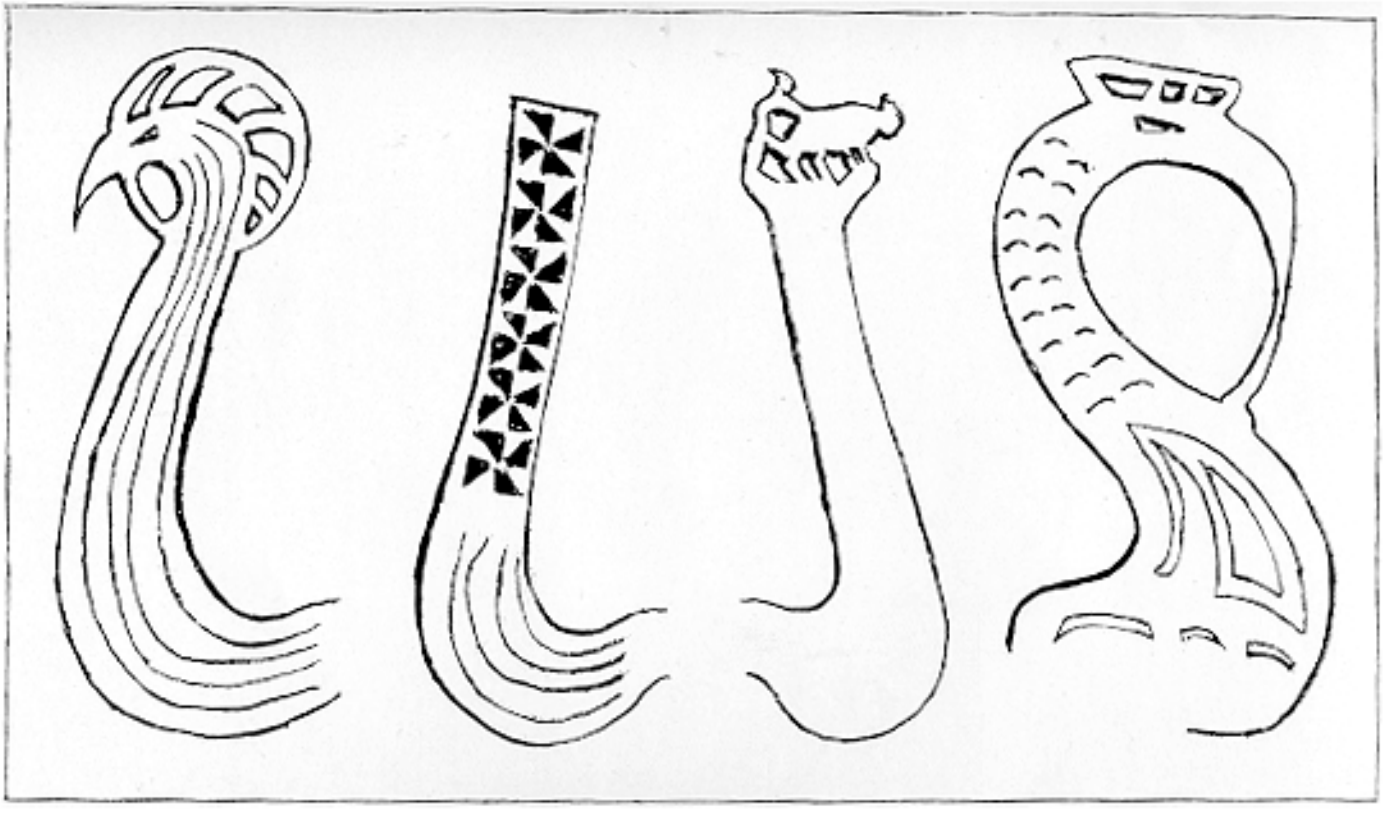


Planche XLVI. — Pièce de bout d'arête faîtière (Echelle 1/10e environ) (Dessin de M. J. Saint Péron)

Tatouage représentant la "Femme qui danse". Ce tatouage est imprimé sur le milieu du front, à une échelle qui est sensiblement celle du dessin

Planche XLVIII. — Pièces fixées aux sommets des poteaux d'angle des tombeaux, et tatouage (Echelle 1/10e environ) (Dessin de M. J. Saint Péron).

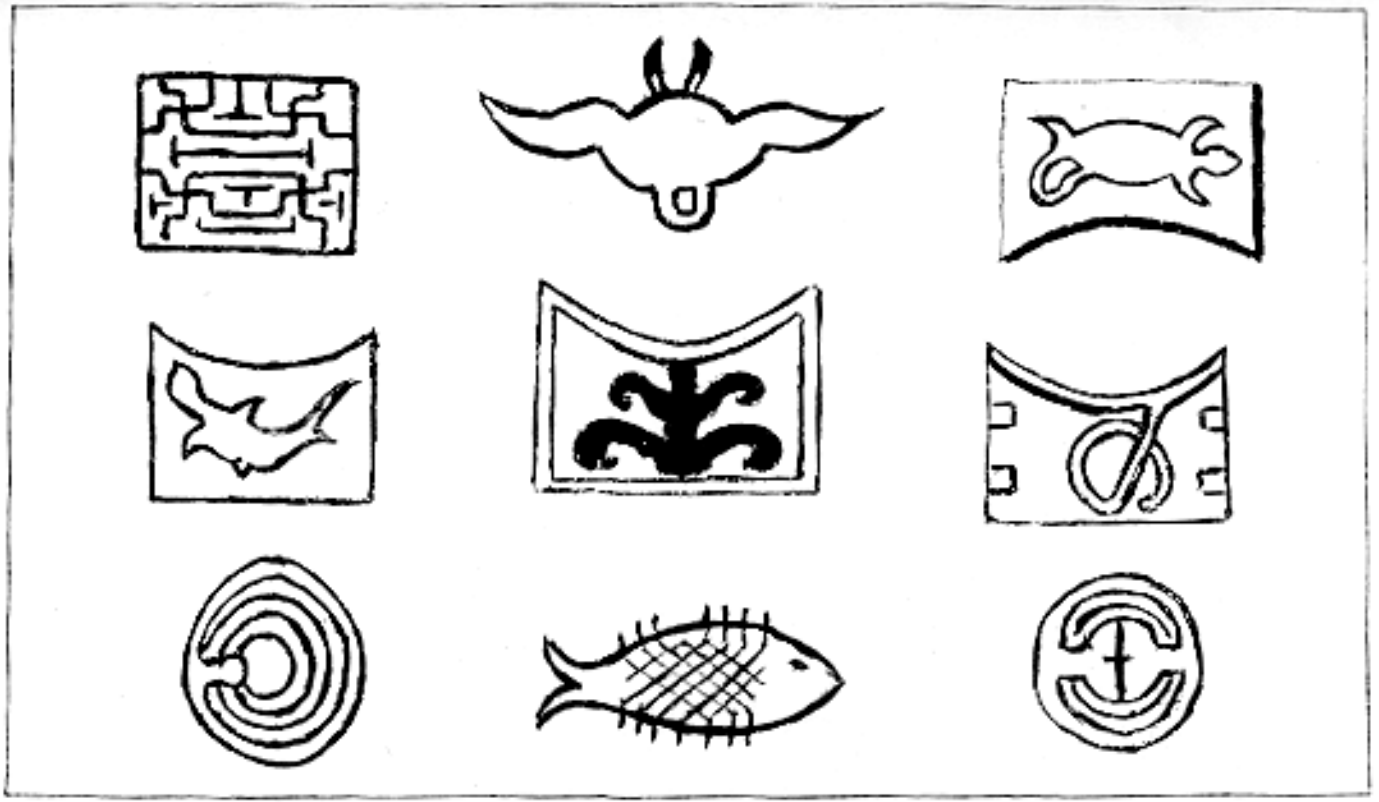


Planche XLIX. — Dessins exécutés en trois couleurs : terre rouge, poudre de charbon, chaux, sur les pièces horizontales de charpente (Echelle 1/5e environ) (Dessin de M. J. Saint Péron).

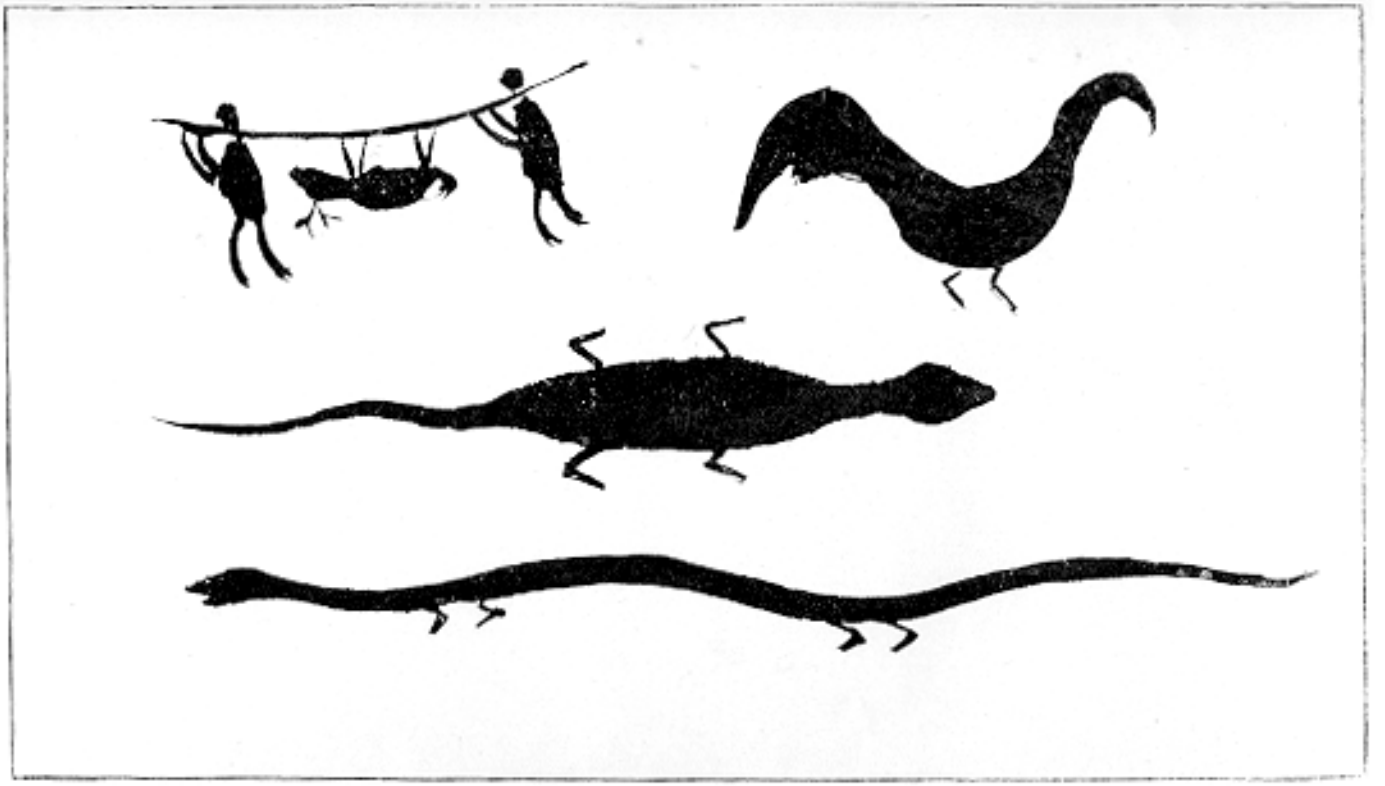
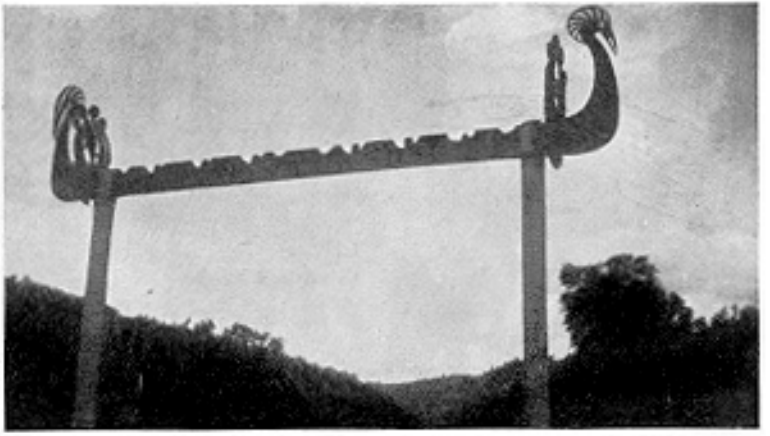


Planche L. — Dessins exécutés en silhouette noire (charbon), ou sculpté en ronde-bosse, sur les pièces horizontales de charpente, dans les maisons communes (Echelle variable, 1/20e à 1/10e) (Dessin de M. J. Saint Péron).



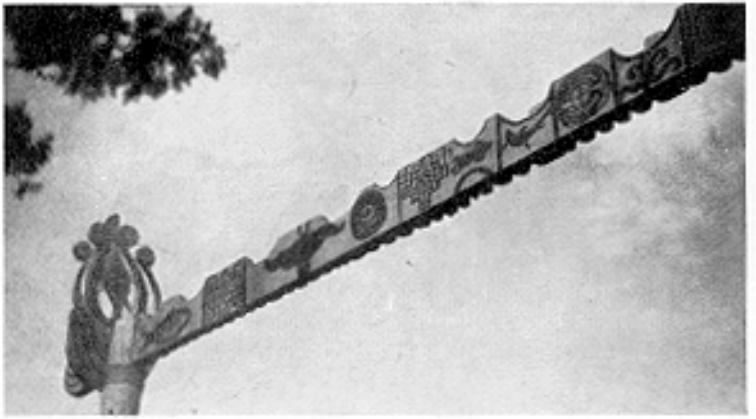


Planche LI. — Portique, au Poste de Bến -Hiên, ensemble et détails de la frise. — Aux deux bouts : paons stylisés, et " femme dansant ", pâdil yayah (à droite), poisson (à gauche), au milieu de volutes en forme de lyre. — Sur la frise, de gauche àdroite : poisson ; grecque ; chauve-souris (?) ; cercles ; grecque ; lézard ; poisson ; cercle et croix ; ornement de la coiffure de guerre ; grecque ; ? (Clichés Révon).

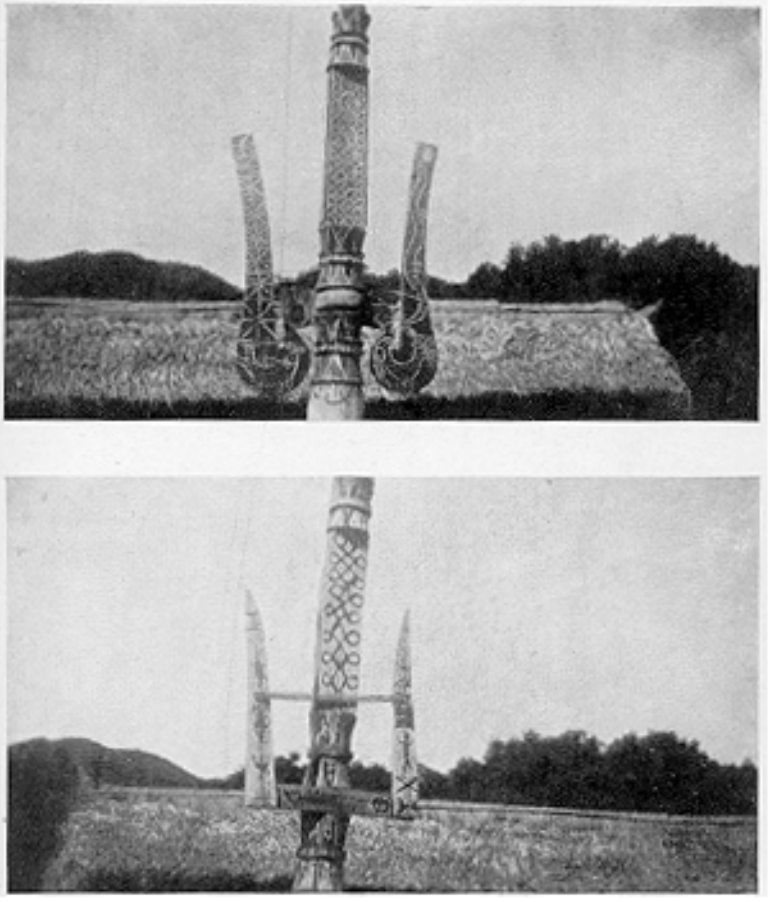


Planche LII. — Poteau du sacrifice, sinur. Parmi les dessins, en haut :coqs ; poisson ; lézard ; dessins géométriques ; en bas : lézard ; poisson ; coqs ; femme dansant, pâdil yayah ; feuilles ; dessins géométriques. (Cliché Révon).

Planche LIII. — Sinur, poteau du sacrifice. Parmi les dessins : lézard ou serpent ; poisson ; grecque ; dessins géométriques. (Cliché Le Pichon).

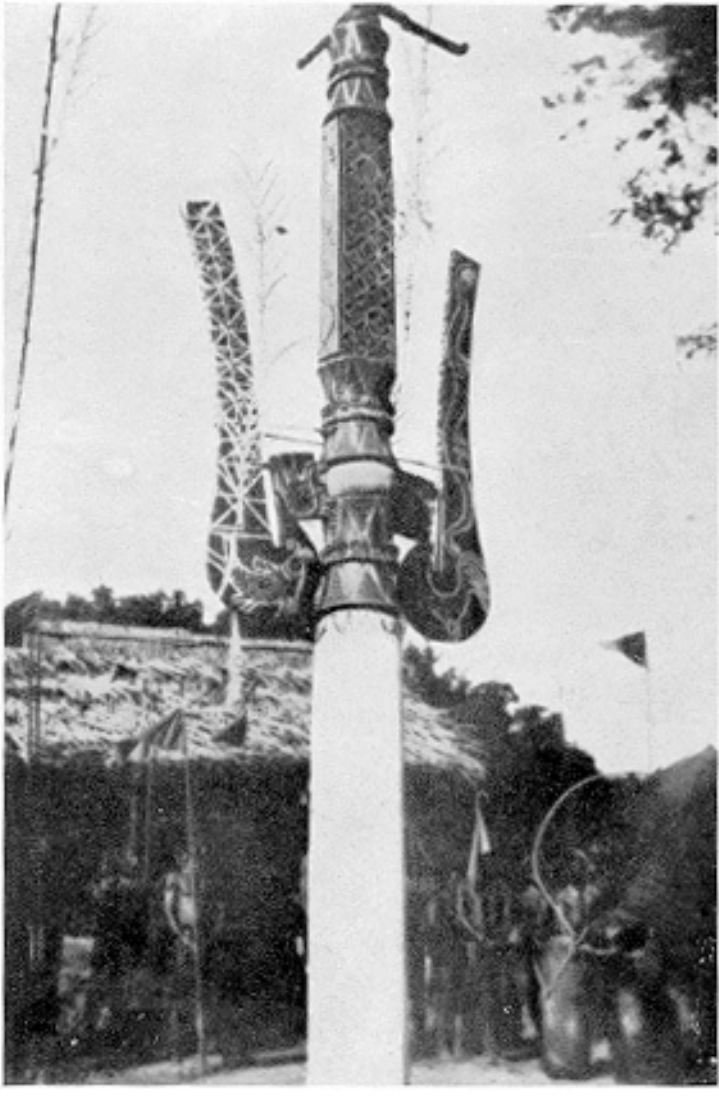


Planche LIV. — Sinur, poteau du sacrifice.
(Cliché Mme Ducrest).

Planche LV. — Sinur, ou poteau du sacrifice, au milieu de la place centrale d'un village (Aquarelle de M. Saint Péron).

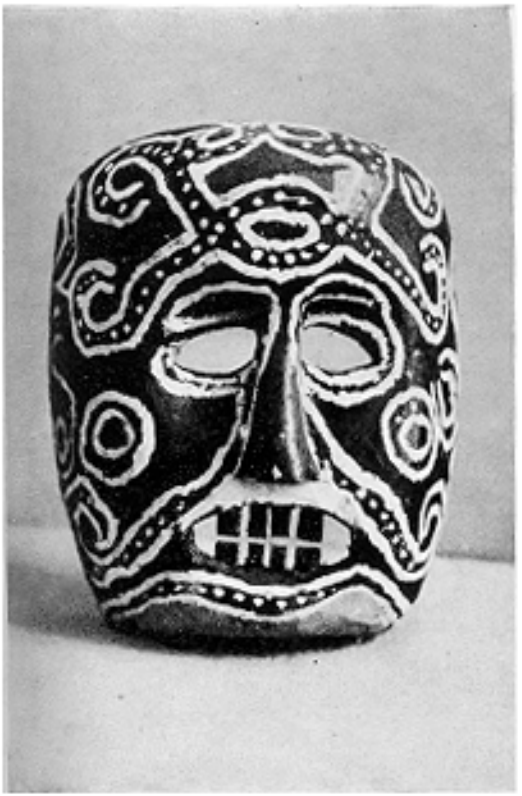


Planche LVII. — Masques de guerre, parfois suspendus au gu'al, le plus souvent enterrés en forêt ; provenant de Bo-Lo. (Clichés Le Pichon).

Planche LVII.
Magiques de guerre,
provenant du village
de A-Dial (en haut),
du village de Sa-Mσ (en bas).
(Clichés Le Pichon).

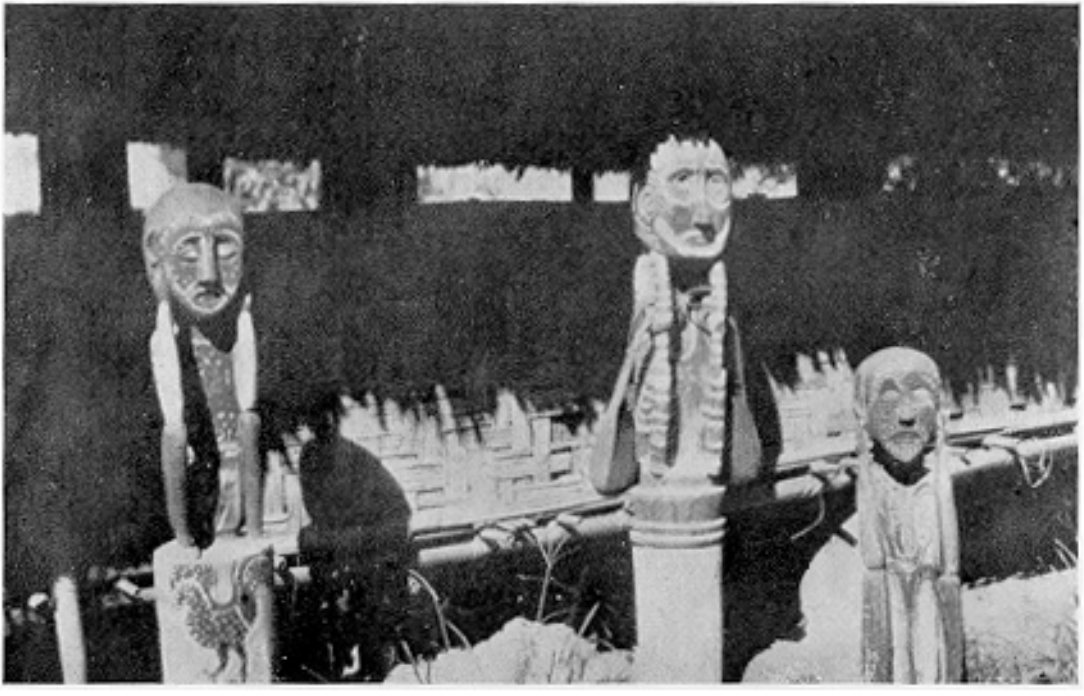


Planche LVIII. — Statues magiques, dans un gu'al. (Cliché Révon).

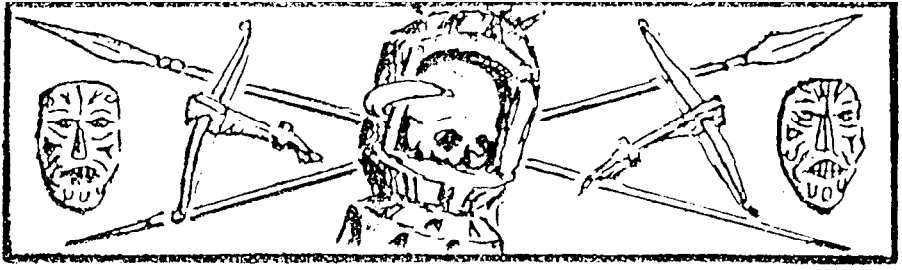
Planche LIX. — Modèles divers de statues magiques, placées dans le gu'al, aux portes des maisons, sur les sentiers, dans les ray. (Cliché Le Pichon).

Planche LXIV. — Tombeau, région de A-Pat.
(Cliché Le Pichon).

Planche LXV. — Tombeau, région de Sa-Mø.
(Cliché Le Pichon).

Planche LXVI. — Tombeau, région de Sa-Mσ. (Cliché Le Pichon).

Planche LXVII. — Tombeau, à fosse non fermée, sur le Bến Tên-Ngay.
(Cliché Le Pichon).



VI. — *LES EXPÉDITIONS DE SANG*

Aussi loin que remonte la mémoire des Annamites du Quảng-Nam, on retrouve les traces des assassinats commis par les Ka-Tu. Il serait intéressant à ce sujet de cueillir dans le folk-lore local les légendes où il est question des sauvages qui se changent en tigres et des fameux Mọi à queue qui habitaient dans les hautes montagnes dont l'eau est mortelle (1). Ces assassinats se produisaient régulièrement chaque année. Il ne s'agissait pas de pillages en bandes ou de véritables expéditions de guerre que les Mọi de Quảng-Ngãi ont pratiqué de temps immémorial dans le Delta annamite et jusqu'au début du XX[e] siècle, mais d'assassinats, jamais suivis de vols, se reproduisant chaque année vers les mêmes dates et commis par de petits groupes de Ka-Tu, véritables chasseurs de sang. Dans un rapport sur les Ka-Tu, rédigé en 1913, M. SOGNY signalait que ces expéditions de sang étaient si nombreuses sous le règne de Minh-Mạng et de Thiệu-Trị que les Annamites organisèrent la cérémonie du « Chịu-Yên » (accepter la paix). Ils offrirent des buffles et de nombreux cadeaux à leurs dangereux voisins qui promirent de ne plus tuer d'Annamites, mais ne tinrent certainement pas parole. Longtemps, on attribua ces tueries à des vengeances que les Ka-Tu exerçaient contre les *các-lái* qui avaient tenté de les voler... Aujourd'hui, nous savons que le mobile est autre. Comme les Indiens de l'Amérique du Nord offrant à leurs aïeux le scalp de leurs ennemis, comme les sauvages des Philippines, de Bornéo et de Nouvelle-Guinée déposant dans leur maison, en hommage à leurs morts, les crânes qu'ils ont chassés, les Ka-Tu tuent pour apaiser les mauvais esprits. Celui-là est béni des ancêtres dont la lance a passé cent fois dans des corps humains. Il est l'orgueil de son village et les femmes l'admirent.

---

(1) Sur les Mọi à queue, voir D[r] GAIDE: *Les Hommes à queue,* dans B.A.V.H., 1928. pp. 101-124 ; – L. FINOT : *A propos des Mọi à queue,* dans B.A.V.H., 1928, pp. 217-221.

« Mon mari est le plus fort de tout le pays :

« Sa lance a tué plus d'hommes que je n'ai de cheveux sur la tête », dit une chanson.

Quand on saura que la grande loi ka-tu est que « le sang appelle le sang », on comprendra combien cette malheureuse race se décime elle-même. Il est des guerres de villages qui durent depuis des années et dont le motif même est oublié. « Ils ont tué un homme de chez nous, nous devons tuer à notre tour ». Enfin, l'orgueil ka-tu est immense, et un guerrier, afin de pouvoir se vanter d'avoir tué cent hommes, devra avoir au moins un tableau de chasse de cinq individus !

L'expédition de sang est en général décidée au *gıral* du village, un conseil des hommes. Le point de départ sera presque toujours soit une mort mauvaise, ou une récolte insuffisante (à remarquer que ces expéditions se font en général aux 1er et 6e mois, après la moisson), ou la maladie d'une sorcière, ou encore l'approche d'une grave affaire à traiter. Il faut apaiser les génies ou les rendre favorables. Après avoir bu à la jarre et invoqué les ancêtres, le plus ancien du village interroge la patte du coq, comme on fait au moment du mariage. Pendant ce temps, les enfants battent les tam-tams autour du poteau de sacrifice et appellent les âmes des morts à grands cris. Si l'expédition est décidée, on cherche qui en sera la victime, c'est alors que les vengeances personnelles s'assouvissent. Si personne ne propose de victime, le coq est à nouveau examiné et le sorcier prononce son oracle. Par exemple : « Pendant deux jours vous marcherez vers le soleil levant, et, au matin du 3e jour, vous répandrez le sang réparateur ».

Après avoir bavardé, bu et chanté toute la nuit, nos guerriers partent à l'aube. Ils ont roulé autour des épaules et de la poitrine les longues couvertures bleues, affuté les fers de leur lance et rempli leur carquois de flèches dont la pointe a fraîchement été trempée dans le poison, sorte de curare tiré de la strychnose. Les flèches sont, en général, en bambou, quelques-unes ont des pointes en fer en forme de crochet ; celles-là sont trempées dans une décoction de curare et de jus de rats crevés. Après avoir fait les fanfarons, les membres de l'expédition marchent tout le jour, évitant les sentiers connus, s'ouvrant au coupe-coupe un chemin à travers la montagne. Les Ka-Tu n'attaquent jamais leurs ennemis de face : ils leur tendent un guet-apens à la tombée de la nuit, se dissimulant derrière des

buissons en contre-bas de la route que prendront leurs victimes. Le plus souvent, ils les blessent de leurs flèches pour les poursuivre ensuite et les achever à coups de lance. Car, pour que les génies soient satisfaits, il faut que le sang soit répandu. Chaque guerrier transperce le malheureux de plusieurs coups. Heureux celui dont le fer de lance sera taché de la rouille de sang humain ! Le corps est ensuite abandonné sur place, sans être dépouillé. Le sang répandu, pour conserver sa vertu, ne doit pas être suivi de vol. Mon ami Go, Ta-ka (chef) des Bo-Lo, me disait que, pour que le sacrifice soit complet, il fallait se tremper les mains dans le sang et s'en barbouiller le visage.

Nos guerriers reviennent ensuite en triomphe au village, se vantant de leurs exploits. Pendant plusieurs nuits, ce sera ripaille, et les chants s'élèveront au son des gongs et des tam-tams pour avertir les ancêtres de leurs hauts faits d'armes. Mais, quelquefois, les sacrifiés appartiennent à une tribu puissante, aux guerriers renommés. Alors, le village devra se protéger contre leur vengeance. Des lancettes seront placées dans les chemins ; les guetteurs veilleront sur les arbres ; des tubes de bambou pleins d'eau empoisonnée seront déposés dans les huttes des *rãy*, des pièges creusés sur les sentiers. Si la rumeur qui circule si vite en pays ka-tu apprend qu'une expédition est partie pour attaquer le village, celui-ci est abandonné, les jarres et les gongs sont enterrés et les habitants vivront comme des bêtes dans la forêt.

Il est impossible, au sujet de ces sacrifices sanglants, de ne pas faire un rapprochement avec les coutumes des coupeurs de tête de Nouvelle-Guinée ou celles des tribus sauvages de Bornéo, et jadis de Sumatra. L'influence du sang humain sur les génies est la même. Lors de sa première tournée dans la haute vallée du Put, le Résident de Faifoo demandait aux Mọi pourquoi ils ne se rendaient pas à Bến-Giang pour faire leurs échanges. Partout la réponse était la même : « Il y a un maléfice près de Ok-Ba-L-a qui nous interdit le passage ».

Le chef de Poste 6 alerté mit cette histoire au clair un peu plus tard. Il trouva, dressé non loin du sentier, un poteau de sacrifice sculpté et, fiché par deux fers de lance, dans une alvéole, un crâne humain !

Les crânes jouent un grand rôle chez tous les Indonésiens, les crânes de buffles tapissent les maisons ka-tu, et le sang du buffle vaut le sang de l'homme... Qui rassemblera l'histoire de ces tribus éparses

Ainsi donc, heureusement pour les chefs de poste qui travaillent en pays ka-tu, le buffle est un animal sacré, il n'appartient pas à un individu ou à un village mais aux ancêtres. Acheté au *các-lái* annamite, il ne peut désormais être vendu, mais il rachète le sang humain, et son sacrifice a un caractère religieux. On ne le mangera jamais pour apaiser sa faim ou pour faire un bon repas, mais toujours à l'occasion d'une cérémonie rituelle : mort, fête des semailles, fête de la moisson, fête du printemps. Et c'est notre fierté d'avoir pu éteindre de longues querelles sanglantes par un sacrifice de ces animaux sacrés.

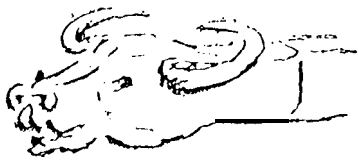
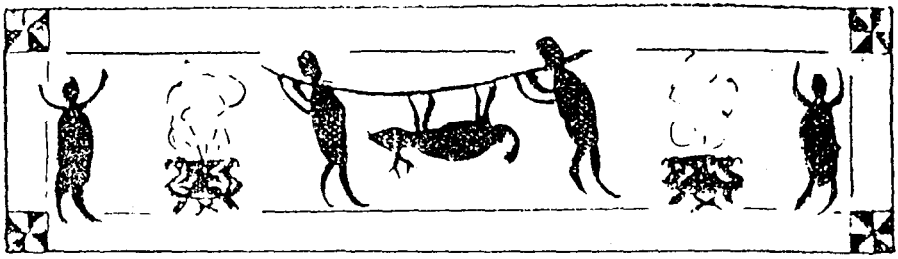


Planche LXVIII. — Crâne-maléfice, dans un poteau, à Ok-Ba-Lua. (Clichés DELOUSTAL).



VII. — *LES SUPERSTITIONS*

Pour se défendre contre les forces hostiles de la nature, le Ka-Tu se livre à mille pratiques superstitieuses. Il apporte une grande attention aux présages : songes avertisseurs et signes multiples envoyés par les génies. J'ai déjà indiqué, entre autres, le cri de l'oiseau d'or sur la gauche du chemin, l'arbre abattu en travers d'un sentier, les œufs de paon trouvés en forêt. Citons encore le chant du coq à minuit, le vol du toucan en direction du soleil, la vue d'un python, la rencontre en forêt de certaines plantes... etc..., et même l'éternuement au moment de s'engager dans une grave affaire ! Pour chacun de ces avertissements du Ciel, et ils sont innombrables, il existe une formule incantatoire qui comporte une invocation aux ancêtres pour qu'ils détournent le malheur annoncé. Quelquefois, on peut essayer de tromper les génies en disant des mensonges ou en faisant semblant d'exécuter une action qu'on abandonne par la suite. Par exemple, après un mauvais rêve, le Ka-Tu part de bon matin pour faire le simulacre d'ouvrir un nouveau défrichement : il donne de bruyants coups de coupe-coupe sur les arbres et crie très fort pendant un moment, pour s'enfuir ensuite subrepticement dans son *rẫy*. Le clairon a une vertu bienfaisante pour effrayer les mauvais esprits... Je m'en suis bien souvent servi ; ainsi, je lis dans mon journal de route.

« Je décide le chef de Sa-Mo, Kuân Man, à m'accompagner à A-Ro, bien qu'il craigne que nous soyons reçus à coups de flèches dans ce village. Au départ, incident, j'ai éternué, ce qui est mauvais signe... il faut revenir sur ses pas et pénétrer de nouveau dans l'enceinte du village pour tromper le mauvais génie. Je commande demi-tour, et le mouvement stratégique s'accomplit, à sa grande joie, au son du clairon : Cinq minutes plus tard nous repartons...»

Mais la superstition la plus répandue est celle du « điên » (interdit).

Quand un village est « điên » les habitants ne peuvent le quitter sous aucun prétexte, ni les étrangers y pénétrer. On marque l'interdit en plantant un arbre ou une branche d'arbre à l'entrée et à la sortie des sentiers. Le « điên » s'accompagne toujours d'un sacrifice aux ancêtres : buffle, porc ou coq, suivant l'importance du motif. Une maison, un *rẫy*, peuvent être « điên ». Voici la liste des principaux interdits :

— La maison d'une accouchée est « điên » pendant trois jours.

— Avant de traiter une grave affaire (vente de la récolte par exemple) le village est « dien » un jour.

— Deux jours à trois jours au moment des fêtes du printemps, des semailles, de la moisson,

— Un jour avant de partir en expédition de sang.

Pour une mort mauvaise le village, peut être « điên » de un mois à six mois. Pour une mort très mauvaise (être dévoré par un tigre par exemple), le village non seulement est « điên », mais abandonné, après mise à mort de tous les animaux, même des chiens. Les habitants vivent alors en forêt et, pendant la durée de l'interdit, ils ne peuvent manger de la viande de buffle, ni reconstruire une maison. Le village sera refait ensuite à la fin de cette période, mais sur un nouvel emplacement. Combien de fois avons-nous rencontré, au cours de nos colonnes, quelques poteaux entourés de lianes perdus dans les broussailles, sur l'emplacement de ce qui fut autrefois un village prospère ! J'ai vu en un an les Mọi de Mey-Ra, sur l'A-Vương, changer deux fois de place et, lors de mon dernier passage, les maisons toutes neuves, le gual à peine achevé, étaient déserts. Quelques jours auparavant deux

habitants étaient morts de piqures de serpent, et, pour la troisième fois, le « diên » était appliqué... (1)

Les maladies sont aussi soignées par des prières et des ingrédients innombrables. Les entrailles de certains animaux, sur lesquelles certaines formules magiques ont été prononcées, passent pour avoir des vertus remarquables. Enfin, il est certain que des sorciers opèrent dans les villages ka-tu, mais je n'ai pu recueillir sur eux que des renseignements très vagues, car les langues devenaient réticentes dès que j'abordais ce sujet. Ce sont les sorciers qui interrogent la patte du coq pour apprécier le bien fondé d'un mariage ou d'une expédition de sang ; ce sont eux qui déclarent que tel lieu est sacré et que nul ne doit y passer. De plus grands sorciers parcourent de temps à autre le pays, vendant l'eau lustrale souveraine contre tous les maux : escrocs venus du Laos qui exploitent la crédulité du Ka-Tu, et qui, parfois, tirant d'étranges résonnances de ces âmes simples pour lesquelles le Chef étranger est toujours un peu incompris, bâtissent une révolte sur leur escroquerie.

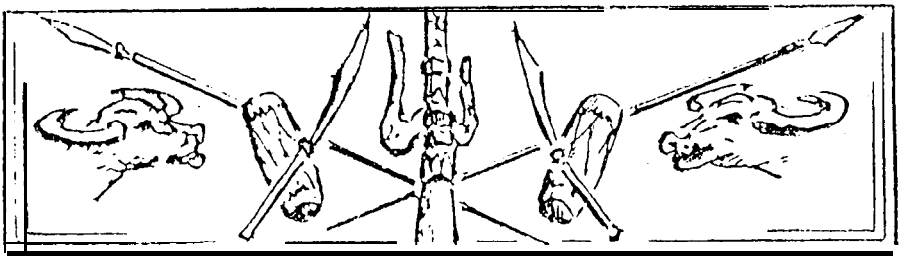
Un chef de poste, s'il sait se servir des moyens que, dans sa sagesse, l'Administration met à sa disposition (clairon, fusil, drapeaux, etc...), peut être un grand sorcier. Je me souviens d'avoir mis en fuite sur la Bên Tên-Ngay de redoutables génies qui hantaient un petit bief de cette rivière, en faisant partir une cartouche de dynamite. En outre, nous y gagnâmes trois paniers de poissons !

---

(1) L'Inspecteur de la Garde Indigène ODEND'HAL, il y a une trentaine d'années, faisant la liaison de Hué au Mékong, parcourut, dans la région frontière du Thùa-Thiên et du Laos, une zône très probablement habitée par les frères ou les proches cousins des Ka-Tu du Quảng-Nam. Il rencontra dans la haute montagne un groupement mọi installé dans des arbres. Sans doute étail-il tombé à l'improviste sur les habitants d'un village « diên », qui s'étaient perchés là pour fuir les génies hantant leurs foyers à la suite de « morts mauvaises ». Les Ka-Tu, en effet, se retirent alors sous des huttes de branchages dressées tantôt dans le mystère des taillis, tantôt sur les branches de géants de la forêt.

Lorsque le Professeur RIVET, du Muséum, vint en Indochine, il y a quelques années, M. DUCREST lui communiqua l'extrait du Rapport ODEND'HAL signalant ce fait, et le professeur lui déclara que cela constituait un des chainons qui lui manquaient pour rattacher les Indonésiens de la Chaîne Annamitique au groupement des races « pacifiennes ».

ODEND'HAL fut tué plus tard au pays du Sadet (Roi) du Feu dans le Sud du Darlac. A ce sujet, et on me pardonnera cette petite digression, comment ne pas regretter qu'une histoire de la Garde Indigène en Annam n'ait pas été écrite ? Des régiments de France ont reçu les archives des anciens régiments d'autrefois, et on lit aux recrues les faits d'armes des « anciens ». Pourquoi ne pas en faire de même dans la Garde Indigène? Son passé est assez riche, et quelles plus belles leçons



VIII. — *LES FÊTES, LES DANSES*

Sauf les fêtes des morts et les fêtes de mariage, presque toutes les grandes réjouissances ka-tu se rapportent à la vie de la terre. Ce sera la fête du Printemps, lorsque les jeunes pousses de bambous commenceront à apparaître, la fête d'ouverture des *rãy*, celle des semailles, celle de la moisson. Citons aussi les grandes fêtes de village à l'occasion de la construction d'un nouveau *gual*. Il en est d'autres ; innombrables, pour chaque évènement de la vie, quelquefois pour un simple cauchemar. Chacune de ces cérémonies est accompagnée de danses et du sacrifice d'un buffle. J'ai assisté à plusieurs de ces fêtes et je me contenterai de copier les notes de mes carnets de route.

***

A-Pat, le 9 Novembre 1937. — La fête a duré très tard dans la soirée. Le mât de sacrifice était planté devant le *gual* et orné de festons faits de lanières de bambous. Un autel des ancêtres avait été dressé, fond orné de couvertures et de cache-sexe. A la tombée de la nuit, le buffle est attaché au poteau et des offrandes sont déposées sur l'autel : quelques bols de riz, de l'alcool, des poulets. Des feux sont allumés. Six hommes battent en cadence les longs tam-tams, ils tournent autour du buffle lentement, le corps immobile ; deux autres tapent sur des gongs, l'un dans un rythme lent, l'autre dans un rythme saccadé, et dansent, le second marchant, courbé, avec d'invraisemblables contorsions. Animé d'un démon intérieur, il se livre à d'étranges mimiques. Six femmes enveloppées dans leurs couvertures bleues tournent doucement sur elles-mêmes en suivant la ronde : les bras immobiles, fléchis à hauteur des épaules et les mains tournées vers le ciel, elles tanguent sur les hanches d'un mouvement très lent, et les assistants appellent les ancêtres avec de grands cris aigus.

A-Pat, le 10 *Novembre*. — Ce matin, à 8 heures, les danses reprennent, semblables d'abord à celles de la veille, puis les figures changent. Sept à huit jeunes gens du village sautent presque contre les flancs de l'animal ; au signal donné par l'un d'entre eux, ils se retournent brusquement et continuent la même danse, le dos contre le buffle. Vers 9 heures, le vieux chef de tous les villages de A-Pat fait le tour du buffle, à l'intérieur de la ronde, avec une cassolette en cuivre contenant du charbon de bois allumé, ensuite il donne un coup de poignard sur le mufle de l'animal et recueille le sang dans un bol qui est déposé sur l'autel des ancêtres. Le rythme de la danse redouble, les jeunes gens ont pris leur coupe-coupe et marquent la cadence en l'agitant, un anneau de fer mobile fixé sur le manche fait à chaque fois un bruit métallique. L'un d'eux souffle dans un chalumeau à 4 notes *(tarêl)*. Ils dansent, sautillant sur un pied puis sur l'autre, à demi-courbés. Enfin, le vieux chef prend la lance et, en trois coups frappés à l'endroit du cœur, abat le buffle qui tombe agonisant. La danse s'accélère, accompagnée de cris de plus en plus perçants qui dureront jusqu'à la mort du buffle. L'extrémité de la queue est ensuite coupée et chacun essaie de la lancer dans un petit panier fixé au sommet du poteau de sacrifice. Celui qui réussit aura droit à un gros morceau de viande, et le vœu formulé sera exaucé.

A 11 heures, le buffle est cuit. Les morceaux sont coupés très petits (la viande est simplement bouillie) et déposés devant l'autel. Puis tous les chefs se réunissent et boivent quelques gorgées d'alcool après en avoir jeté en l'air une goutte, de leur index, pour les génies (1). Les viandes sont ensuite portées dans les maisons pour la ripaille. La tête restera au pied du poteau jusqu'au soir, ainsi que les pieds qui y ont été accrochés.

***

Sa·Mo', le 12 *Novembre*. — Les offrandes des ancêtres sont déposées à terre sur une natte : sel, alcool de manioc, poulet, riz. Des feux sont allumés, car la nuit est tombée, et devant la natte, deux lances fichées en

(1) C'est là une des scènes familières de la vie ka-tu. Avant d'absorber un breuvage quelconque, il faut tremper l'index droit dans le liquide et en jeter une goutte par dessus l'épaule droite ; les ancêtres, dont les *abui* (les âmes) vivent familières au milieu des humains, profitent ainsi de la bonne aubaine. Ils seront joyeux et certes ne manqueront pas de témoigner leur contentement aux pauvres vivants. . .

terre et reliées par une autre lance à 1^m 50 environ, supportent deux couvertures disposées de telle façon qu'elles forment poche du côté des offrandes. Les femmes dansent, les cris s'élèvent, les tam-tams résonnent furieusement et le vieux qui est venu s'accroupir pontifie. Il invoque les ancêtres, les invite à la fête, puis jette à l'aide d'un petit goupillon de bambou des gouttes d'alcool aux quatre points cardinaux, ce seront ensuite des pincées de sel et de riz. La scène a réellement grande allure à la lueur des feux immenses allumés tout autour des maisons. Les invocations du vieillard s'accélèrent. Il se met à genoux levant les bras au ciel. C'est le moment le plus grave de la cérémonie, celui où l'officiant demande aux ancêtres ce qu'il faut faire... La réponse sera donnée par le goupillon que le vieillard lancera sur les couvertures et qui sera favorable s'il tombe dans la poche, défavorable s'il tombe à terre.

***

Sa-Mo', le 13. — Il est dix heures, la fête bat son plein, femmes, enfants, tout le monde danse au son des gongs et des tam-tams. On attend mon arrivée pour tuer le buffle. Le vieux, après avoir recueilli un bol de sang du mufle de la bête, a repris sa place sur la natte des offrandes. La cérémonie d'hier recommence et les ancêtres nous sont favorables. Le vieux part ensuite aux quatre coins du village, jeter aux génies du sang du buffle, du sel, du riz, des entrailles de coq. Il appelle ensuite les ancêtres à grands cris pendant que les hurlements et les tam-tams font rage. Puis il encense le buffle, lui jette sur le corps l'eau et le sel et confie la lance pour tuer la bête à un notable. Le buffle attaché par les naseaux est libéré, contrairement à A-Pat ; il n'est maintenu au poteau que par le licol de cinq mètres de long environ. C'est presque une corrida. L'animal est vigoureux, il fonce sur l'adversaire à chaque coup de lance. Il est en rage, couvert de sang, il renifle bruyamment et recule pour foncer à nouveau ; le lien va se rompre. Le vieux chef de Sa-Mo' intervient. Il redresse sa vieille carcasse, saisit la lance et, plein de défi, avance vers le fauve. Les Ka-Tu poussent des hurlements le buffle charge ; le vieux, impassible, reste sur place, mais sa lance rapide va se ficher au cœur... Le buffle chancelle et s'affaisse...

***

prépare ; tam-tams et gongs résonnent pendant que les sculpteurs transforment un tronc d'arbre en poteau de sacrifice et que des bambous sont débités en festons. La musique, les chants dureront toute la nuit autour de multiples feux.

⁂

Le 1er Avril. — Sa-Mo' me porte chance, le soleil se lève ce matin avant mes Ka-Tu qui se reposent de leur orgie de musique. Cependant, vers 8 heures, alors que les brumes abandonnent la vallée, le vacarme recommence autour du poteau de sacrifice. La cérémonie se célèbre suivant les rites traditionnels, mais chaque chef du village donnera un coup de lance aux pauvres buffles. Enfin, deux lances sont attachées au poteau pendant les invocations aux ancêtres. Elles seront ensuite enterrées dans la forêt. Ainsi, est fait le serment de ne plus tuer d'êtres humains. Hum ! faisons semblant de le croire...

⁂

Je terminerai ces notes rapides sur les Ka-Tu par un souvenir personnel. Après une longue et pénible journée de marche, j'avais atteint avec mon petit détachement le terme de notre étape : le village de Ba-Da, perché sur un piton à 1.200 mètres d'altitude, dominant les gorges tourmentées du Karun Lên, dont le cours sinueux se perdait dans la forêt violette. Le ciel était or et pourpre et le soleil couchant modelait curieusement le relief des montagnes. A l'Est, la trouée du Put que je devais atteindre, commençait à disparaître dans les brouillards du soir. Des hautes toitures des maisons, la fumée des foyers s'élevait paisible. Un cerf bramait au-dessous de nous. Assis au seuil du *gwal*, je bavardais avec les hommes du village et mes partisans. Je leur disais qu'ils n'avaient pas le droit de tuer des êtres humains, que le sang du buffle apaisait les mauvais génies mieux que le sang de l'homme, que, si les vieillards du village ne pouvaient règler les conflits, ils devaient venir me les soumettre à Bên-Hiên. Alors le Ta-ka (chef de village) de Ba-Ruop me dit: « Il y a bien des lunes, un Chef français nous avait réunis à Pi-Karun pour nous tenir le même langage, mais nous ne l'avons plus revu. Depuis, nul n'était grimpé dans nos villages. Toi-même, où seras-tu demain ? » Je lui répondis que, désormais, il y aurait toujours des Chefs français pour les protéger... mais je songeais : Est-ce bien sûr ? Tant de fois l'œuvre commencée

a sombré dans l'oubli ! Le travail à réaliser est magnifique, mais la route qu'il faut tracer est longue, difficile, si loin des soucis des villes, et la brousse reprend si vite ses droits ! L'Administration n'a pas toujours le goût de l'apostolat, pourtant l'effort doit être continu, et nous n'avons pas le droit de l'abandonner ; ceux qui sont morts à la tâche nous l'interdisent. Je songe à vous, Lieutenant DECHERF, écrasé par un arbre sur la montagne de Bana, qui était alors une montagne mọi, à vous Lieutenant GARNIER, mort de fièvre il y a un an dans la vallée du Dak-Main, à vous *linh* de la Garde Indigène tués par le paludisme et dont personne ne sait plus les noms. Nous ne pouvons commettre le crime de laisser votre sacrifice stérile, l'œuvre commencée sera continuée : la race ka-tu sera sauvée !

***

Le 16 Mai dernier, le Résident Supérieur GRAFFEUIL et le Général DESLAURENS, Commandant la Brigade d'Annam, venaient inspecter le poste de Bến-Hiền et consacrer le dur effort de la province. L'ancien chef blanc disparu, M. SOGNY les accompagnait. Pour les saluer, plus de cent chefs de village étaient accourus avec leurs partisans. Il y avait ceux de la Se-Ka-Lam et de l'A-V-¬ng, ceux du Lên et du Ba-Nao, et aussi ceux des montagnes de l'A-Taouat. A leur tête, le vieux *cai-độc* de Sa-Mơ qui, toujours, tua son buffle d'un seul coup de lance, et qui, depuis longtemps, n'avait quitté son village, apportait le sel, le riz et le miel au Chef des Français. Cinq buffles furent sacrifiés et l'on but à la jarre. Puis, le soir, quand les feux furent allumés, les chants commencèrent. J'ai retenu celui-ci, qui sera la conclusion de cette étude :

— Le grand Chef des Français est venu :
Il est riche et fort,
Car ses buffles sont nombreux
Et ses guerriers plus nombreux encore.

— Il a des musiques qui chassent le mauvais sort,
Et des génies qui le portent plus vite que le vent ;
Ses flèches sont chaudes et volent loin,
Chercher l'ennemi sous les taillis.

— Il est le maître du sel :
Nous voulons être ses amis,
Car il nous donnera des buffles à manger
Et le commerce sera facile.

— Nous avons bu ensemble à la même jarre :
Notre *gu'al* sera le sien,
Car il est riche et fort.
Oui nous voulons être ses amis !

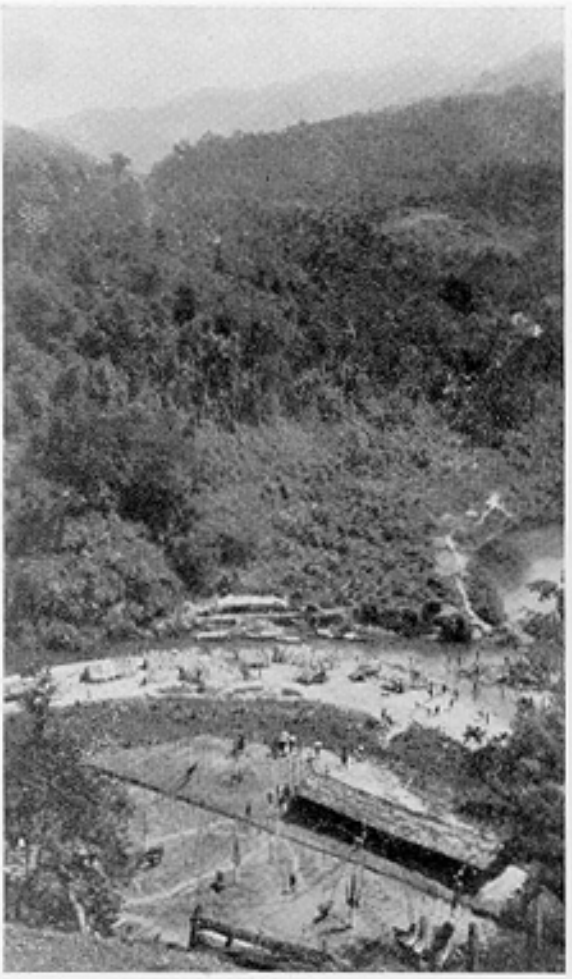


Planche LXIX. — Le lieu du sacrifice à Ben-Hien. — En haut : le confluent du Sông Con (à droite) et de la Se-Ka-lam (à gauche) ; place du sacrifice, avec sinur. — En bas : devant le gu'al, les poteaux du sacrifice, auxquels sont attachés les buffles, et guirlandes de bambous effilochés.(Clichés Révon).

PLANCHE LXX. — Le sacrifice du buffle, à Bèn-Hién : buffle attaché au poteau du sacrifice ; tambours (*Clichés* M^me^ DUCREST).

PLANCHE LXXI. — Le sacrifice du buffle : on accorde les tambours, au village de Men (*Cliché* CONDAMINAS).

Planche LXXII. — Le sacrifice du buffle, au village de A-Lat : joueurs de tambours et de gong, devant l'autel (en haut) ; — joueurs de tambours et de gong, pendant la danse (en bas). (Clichés Le Pichon).

Planche LXXIII. — Le sacrifice du buffle :
joueur de gong (en haut) ; — hommes dansant (en bas).
(Clichés Mme Ducrest).

Planche LXXIV. — Le sacrifice du buffle : la dans des hommes, à Sa-Mσ (en haut) ; — à A-Lat (en bas). (Clichés Le Pichon).

Planche LXXV. — Le sacrifice du buffle, à Bến-Giang : joueurs de gong et de tambours. (Cliché Claeys).

Planche LXXVI. — Le sacrifice du buffle, à Bến-Giang : joueur de gong. (Cliché Claeys).

Planche LXXVII. — Le sacrifice du buffle, à Bến-Giang : homme dansant avec le bouclier. (Cliché Claeys).

Planche LXXVIII. — Le sacrifice du buffle, à A-Lat : la danse des femmes. (Cliché Claeys).

Planche LXXIX. — Le sacrifice du buffle, à Bến-Giang : femme dansant. (Cliché Claeys).

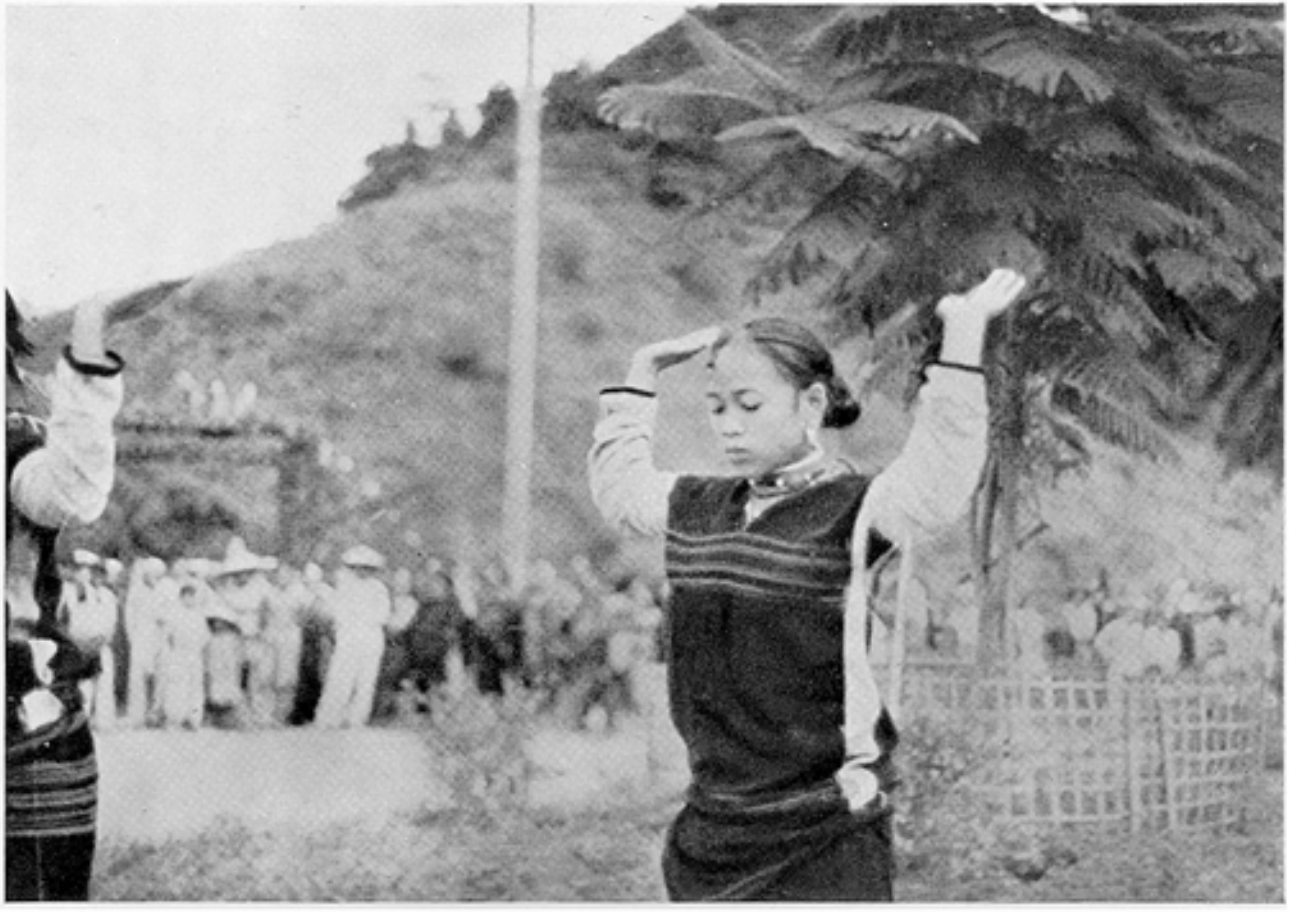


Planche LXXX. — Le sacrifice du buffle, à Bến-Giang : femme dansant (Cliché Claeys).

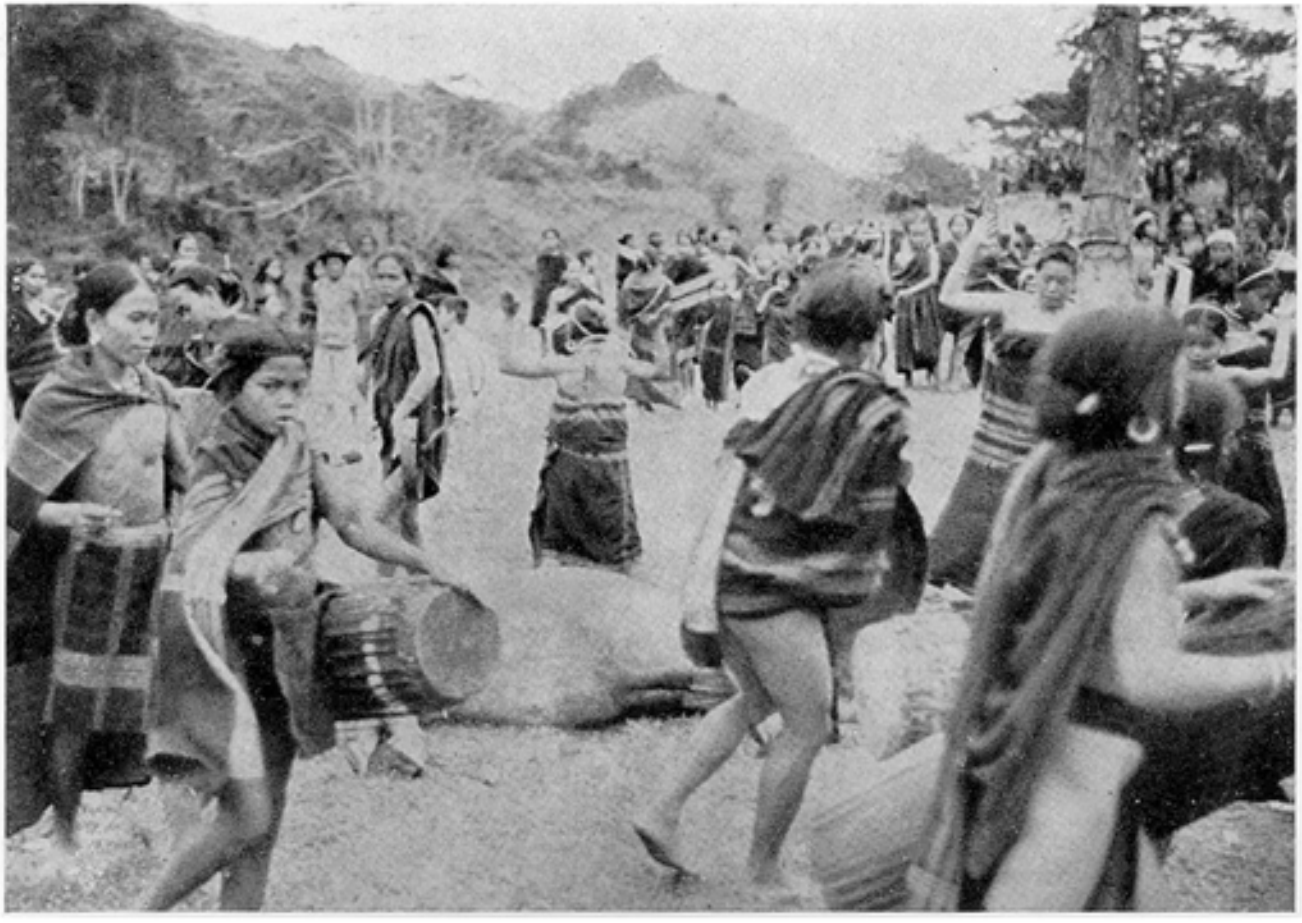
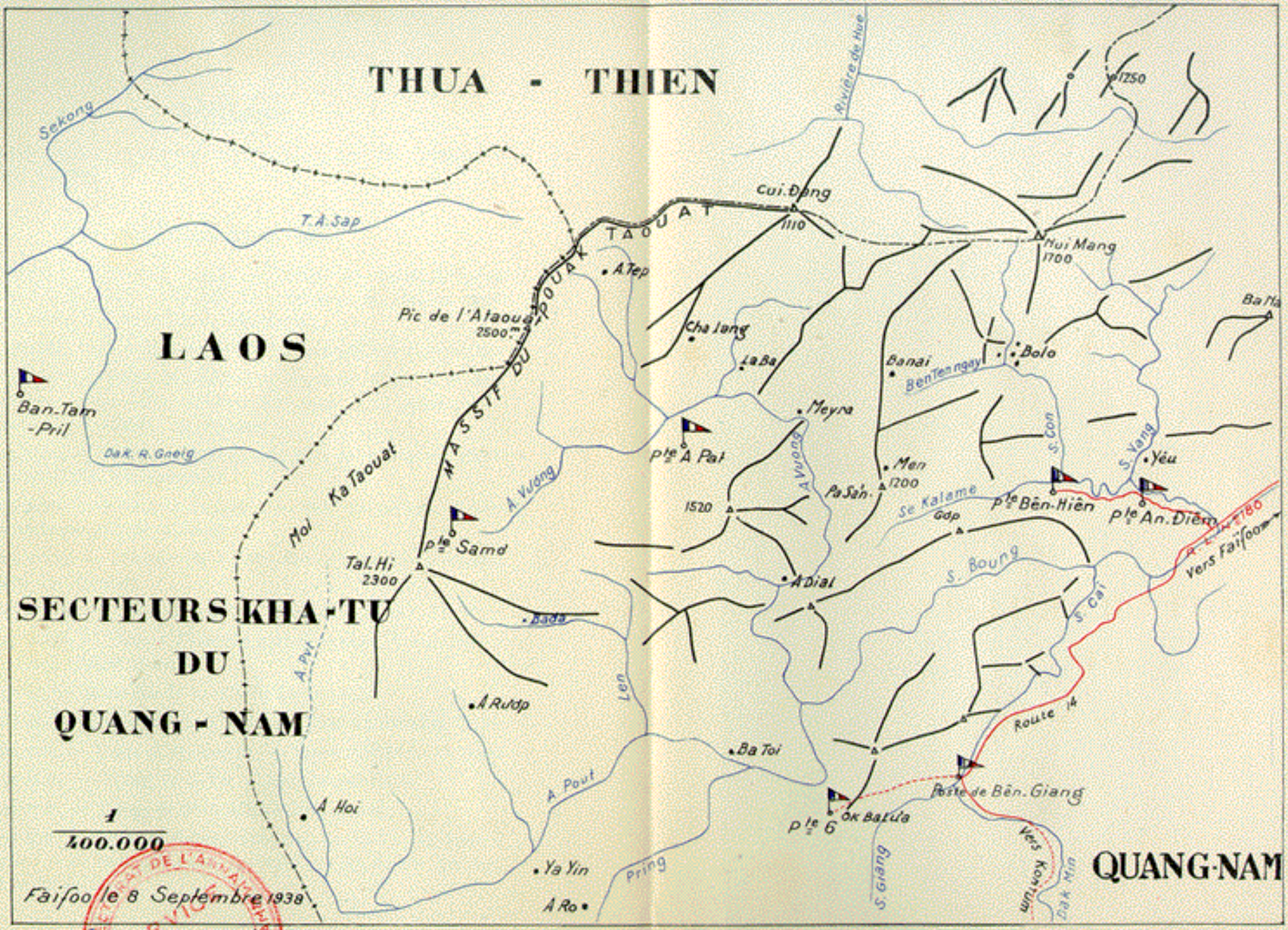


Planche LXXXI. — Le sacrifice du buffle, à Bến-Giang : danse autour du buffle mort (Cliché Claeys).

Planche LXXXII. — Le sacrifice du buffle, à Bến-Giang : danse autour du buffle mort (Cliché Claeys).

Planche LXXXIII. — Le sacrifice du buffle, à Sa-Mσ : le jet du goupillon divinatoire. — Première phase : l'offrande (en haut) ; — deuxième phase : le jet dans la poche des couvertures (en bas, à gauche) ; — troisième phase : le goupillon tombe dans la poche (en bas à droite) (Clichés Le Pichon).



PlancheLXXXIV. — Carte de la région des Ka-Tu.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Couverture

Masque, poteau du sacrifice, tête de toucan stylisée *(Peinture de* M. SAINT PÉRON).

Planches hors texte

PLANCHE XXXII. — *En haut* : Chefs du village du moyen A-Vuong *(Cliché* LE PICHON). — *En bas :* Les partisans du chef de poste de Bên-Hiên, à A-Ro *(Cliché* DELOUSTAL).

PLANCHE XXXIII. — Quatre guerriers en quête de gloire *(Cliché* LATOUILLE).

PLANCHE XXXIV. — Types de coiffures — *A gauche* : Chignon et dent de cochon. — *Au milieu* : Cheveux à la chien. — *A droite* : Cercle de bambou *(Cliché* LE PICHON)

PLANCHE XXXV. — Coiffure à chignon, avec dent de cochon et peigne en métal *(Cliché* CHAMPROSAY).

PLANCHE XXXVI. — Coiffure à chignon avec dent de cochon, plumes et pendeloques *(Cliché* CLAEYS).

PLANCHE XXXVII. — Guerriers de Sa-Mo, devant le poteau du sacrifice *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE XXXVIII. — Chef de Sa-Mo *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE XXXIX. — Groupe d'hommes enlacés assistant à une fête, à Bên-Giang *(Cliché* CLAEYS).

PLANCHE XL. — Jeune fille ka-tu *(Cliché* LATOUILLE).

PLANCHE XLI. — Types de jeunes femmes *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE XLII. — Types de femmes de l'A-Taonat *(Cliché* Le PICHON).

PLANCHE XLIII. — Village de A-Tin *(Cliché* CHAMPROSAY).

PLANCHE XLIV. — Village de Men *(Cliché* CONDAMINAS).

PLANCHE XLV. — Gwal, ou maison commune, de Ya-Yn *(en haut à gauche* ; — de Men *(en haut, à droite)* ; — de Ba-Toi *(en bas) (Cliché* LE PICHON).

PLANCHE XLVI. — Pièces de bout d'arête faîtière, au poste de Bên-Hiên. — *De gauche à droite, en haut : Pââil Ya-Yah,* « la femme dansant » *;* — Tigre, donné par le village de A-Pat ; — Singe sur une branche, donné par le village de Bo-Lo ; — *En bas :* Coqs et poisson, donnés par le village de A-Dial ; — Coqs mangeant une araignée ; — Toucan *(Clichés* RÉVON).

PLANCHE XLVII. — Pièce de bout d'arête faîtière *(Echelle* 1/10e *environ)* (Dessin de M. J. SAINT PÉRON).

PLANCHE XLVIII. — Pièces fixées aux sommets des poteaux d'angle des tombeaux, et tatouage *(Echelle* 1/10e environ) *(Dessin* de M. J. SAINT PÉRON).

PLANCHE XLIX. — Dessins exécutés en trois couleurs : terre rouge, poudre de charbon, chaux, sur les pièces horizontales de charpente *(Echelle* 1/5e *environ) (Dessin de* M. J. SAINT PÉRON).

PLANCHE L. — Dessins exécutés en silhouette noire (charbon), ou sculptés en ronde-bosse, sur les pièces horizontales de charpente, dans les maisons communes *(Echelle variable,* 1/20e à 1/10e) *(Dessin de* M. J. SAINT PÉRON).

PLANCHE LI. — Portique, au Poste de Bên-Hiên, ensemble et détails de la frise. — *Aux deux bouts* : paons stylisés, et « femme dansant », *pâdil yayah (à droite),* poisson *(à gauche),* au milieu de volutes en forme de lyre. — *Sur la frise, de gauche à droite* : poisson ; grecque ; chauve-souris (?) ; cercles ; grecque ; lézard ; poisson ; cercle et croix ; ornement de la coiffure de guerre ; grecque ; ?. *(Clichés* RÉVON).

PLANCHE LII. — Poteau du sacrifice, *sinur. — Parmi les dessins, en haut* : coqs ; poisson ; lézard ; dessins géométriques ; — *en bas* : lézard ; poisson ; coq ; femme dansant, *pâdil yayah* ; feuilles ; dessins géométriques *(Cliché* RÉVON).

PLANCHE LIII. — *Sinur,* poteau du sacrifice. *Parmi les dessins* : lézard ou serpent ; poisson ; grecque ; dessins géométriques *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE LIV. — *Sinur,* poteau du sacrifice, *(Cliché* Mme DUCREST).

PLANCHE LV. — *Sinur,* ou poteau du sacrifice, au milieu de la place centrale d'un village *(Aquarelle de* M. SAINT PÉRON).

PLANCHE LVI. — Masques de guerre, parfois suspendus au *gu'al,* le plus souvent enterrés en forêt ; provenant de Bo-Lo *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE LVII. — Masques de guerre, provenant du village de A-Dial *(en haut),* du village de Sa-Mo *(en bas) (Clichés* LE PICHON).

PLANCHE LVIII. — Statues magiques, dans un *gu'al (Cliché* RÉVON).

PLANCHE LIX. — Modèles divers de statues magiques, placées dans le *gu'al,* aux portes des maisons, sur les sentiers, dans les *rẫy (Cliché* LE PICHON).

PLANCHE LX. — Statues magiques *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE LXI. — Statues magiques taillées dans des troncs de fougères arborescentes, sur le bord d'un sentier *(Cliché* CONDAMINAS).

PLANCHE LXII. — Séchage du paddy dans de grands paniers, au village de Yat. La femme, en haut à droite, tout en travaillant, porte son enfant sur dos *(Clichés* CHAMPROSAY).

PLANCHE LXIII. — Tombeau, au village de Yên *(Cliché* LATOUILLE).

PLANCHE LXIV. — Tombeau, région de A-Pat *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE LXV. — Tombeau, région de Sa-Mo *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE LXVI. — Tombeau, région de Sa-Mo *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE LXVII. — Tombeau, à fosse non fermée, sur le Bến Tên-Ngay *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE LXVIII. — Crâne-maléfice, dans un poteau, à Ok-Ba-Lura *(Clichés* DELOUSTAL).

PLANCHE LXIX. — Le lieu du sacrifice, à Bến-Hiền. — *En haut* : le confluent du Sông Con *(à droite)* et de la Se-Ka-Lam *(à gauche)* ; place du sacrifice, avec *sinur.* - *En bas* : devant le *gu'al,* les poteaux du sacrifice, auxquels sont attachés les buffles, et guirlandes de bambous éffilochés *(Clichés* RÉVON).

PLANCHE LXX. — Le sacrifice du buffle, à Bến-Hiền : buffle attaché au poteau du sacrifice ; tambours *(Clichés* Mme DUCREST).

PLANCHE LXXI. — Le sacrifice du buffle : on accorde les tambours, au village de Men *(Cliché* CONDAMINAS).

PLANCHE LXXII. — Le sacrifice du buffle, nu village de A-Lat , joueurs de tambours et de gong, devant l'autel *(en haut)* ; — joueurs de tambours et de gong, pendant la danse *(en bas) (Clichés* LE PICHON).

PLANCHE LXXIII. — Le sacrifice du buffle : joueur de gong *(en haut)* ; — hommes dansant *(en bas) (Clichés* Mme DUCREST).

PLANCHE LXXIV. — Le sacrifice du buffle : la danse des hommes, à

PLANCHE LXXV. — Le sacrifice du buffle, à Ben-Giang : joueurs de gongs et de tambours *(Cliché* CLAEYS).

PLANCHE LXXVI. — Le sacrifice du buffle, à Bên-Giang : joueur de gong *(Cliché* CLAEYS).

PLANCHE LXXVII. — Le sacrifice du buffle, à Bên-Giang : homme dansant avec le bouclier *(Cliché* CLAEYS).

PLANCHE LXXVIII. — Le sacrifice du buffle, à A-Lat : la danse des femmes *(Cliché* LE PICHON).

PLANCHE LXXIX. — Le sacrifice du buffle, à Bên-Giang : femme dansant *(Cliché* CLAEYS).

PLANCHE LXXX. — Le sacrifice du buffle, à Bên-Giang : femme dansant *(Cliché* CLAEYS).

PLANCHE LXXXI. — Le sacrifice du buffle, à Bên-Giang : danse autour du buffle mort *(Cliché* CLAEYS).

PLANCHE LXXXII. — Le sacrifice du buffle, à Bên-Giang : danse autour du buffle mort *(Cliché* CLAEYS).

PLANCHE LXXXIII.— Le sacrifice du buffle, à Sa-Mo' : le jeu du goupillon divinatoire. — Première phase : l'offrande *(en haut)* ; — deuxième phase : le jet dans la poche des couvertures *(en bas, à gauche)* ; — troisième phase : le goupillon tombe dans la poche *(en bas à droite) (Clichés* LE PICHON).

PLANCHE LXXXIV. — Carte de la région des Ka-Tu.

Dessins dans le texte

Têtes de chapitre et Culs-de-lampe, d'après l'art ka-tu *(Dessin de* M. SAINT PÉRON).

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-Propos (R. DUCREST) 357

I. — Le pays et la race ka-tu 359

II. — Le village, les maisons, l'art ka-tu 369

III. — La vie du Ka-Tu 375

IV. — Les Chansons 381

V. — La Mort, le culte des morts 385

VI. — Les expéditions de sang 391

VII. — Les superstitions 395

VIII. — Les fêtes, les danses 399

Table des Illustrations 405

Table des Matières 409

XXV[E] ANNÉE — N° 4 — OCTOBRE-NOV. 1938

SOMMAIRE

Communications faites par les Membres de la Société.

Page

Les Chasseurs de sang (LE PICHON) 353

AVIS

L'Association des Amis du Vieux Hué, fondée en Novembre 1913, sous le haut patronage de M. le Gouverneur Général de l'Indochine et de S.M. l'Empereur d'Annam, compte environ 500 membres, dont 350 Européens, répandus dans toute l'Indochine, en Extrême-Orient et en Europe, et 150 Indigènes, grands mandarins de la Cour et des provinces, commerçants, industriels ou riches propriétaires.

Pour être reçu membre adhérent de la Société, adresser une demande à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam),* en lui désignant le nom de deux parrains pris parmi les membres de l'Association. La cotisation est de 12 $ d'Indochine par an ; elle donne droit au service du Bulletin, et, lorsqu'il y a lieu, à des réductions pour l'achat des autres publications de la Société. On peut aussi simplement s'abonner au Bulletin, au même prix et à la même adresse.

Le **Bulletin des Amis du Vieux Hué** tiré à 450 exemplaires, forme (fin 1933) 21 volumes in-8°, d'environ 8.300 pages en tout, illustrés de 1.710 planches hors texte, et de 600 gravures dans le texte, en noir et en couleur, avec couvertures artistiques. — Il paraît tous les trois mois, par fascicules de 80 à 120 pages. — Les années 1914-1919 sont totalement épuisées. Les membres de l'Association qui voudraient se défaire de leur collection sont priés de faire des propositions à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam),* soit qu'il s'agisse d'années séparées, soit même de fascicules détachés.

Pour éviter les nombreuses pertes de fascicules qu'on nous a signalées, désormais, les envois faits par la poste seront recommandés. Mais les membres de la Société qui partent en congé pour France sont priés instamment de donner leur adresse exacte au Président de la Société, soit avant leur départ de la Colonie ou en arrivant en France, soit à leur retour en Indochine.

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE D' ACCUEIL

Aide